

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois.....

L'ÉPREUVE

Roman complet.....

Le Grain de Plomb.....

Le Bal des Fleurs (Poésie).....

A une Pièce d'Or (Poète).....



LEPROHON & LEPROHON

2125 Notre-Dame, Montreuil

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

LA MARCHÉ DU KLONDYKE

Chant des Mineurs Canadiens

Paroles de JEAN BADREUX

Musique de J. NOVE

Sur l'air : LA MARCHÉ DES COMMIS-VOYAGEURS

CHANT PATRIOTIQUE, - VIVACE, - ENTRAÎNANT.

PRIX 5 Cents

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS

1629 Rue Notre-Dame,

Montréal, Can.

PONSON DU TERRAIL

ROCAMBOLE

Le plus beau roman d'aventures publié dans le monde entier

Afin de mettre ce superbe ouvrage à la portée de tous, il a été republié dans un grand format illustré de belles gravures et mis en volumes, qui seront vendus aux prix marqués vis-à-vis chaque titre, comme suit :

Vol. I	<i>L'Héritage Mystérieux</i>	35
Vol. II	<i>Le Club des Valets de Cœur</i>	50
Vol. III	<i>Exploits de Rocambol</i>	60
Vol. IV	<i>La Revanche de Baccarat</i> , suivi des Chevaliers du Clair de Lune	50
Vol. V	<i>Le Testament de Grain de Sel</i>	50
Vol. VI	<i>Résurrection de Rocambol</i> { <i>Les Orphelines</i> , 1ère partie	75
Vol. VII		
(Ces deux volumes ne seront pas vendus séparément.)		
Vol. VIII	<i>Le dernier Mot de Rocambol</i>	75

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix indiqué et pourront être commandés séparément à l'exception des volumes VI et VII qui seront vendus ensemble.

La Collection, franco - - - \$3.50

Adressez toute commande,

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

1629 RUE NOTRE-DAME, - - -

MONTREAL, Can.

☛ Demandez notre catalogue illustré. Envoyé gratis sur demande. ☛

La Bonne Littérature

Française

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Chronique du Mois.....

L'ÉPREUVE,

Roman complet *CHR. DESJAYS*

Le Grain de Plomb Edmond About

Le Bal des Fleurs (Poésie)

A une Pièce d'Or (Poésie).



LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629, Notre-Dame, Montréal.

TRÈS IMPORTANT

AVIS

Tous ceux de nos abonnés qui ont reçu notre dernier catalogue spécial, et qui n'ont pas encore fait leur commande, sont priés de ne plus retarder. Nos beaux livres s'épuisent rapidement, et, après le 1er decembre, il sera trop tard.

LEPROHON & LEPROHON,
LIBRAIRES

CHRONIQUE DU MOIS

Des dépêches récentes de Paris nous ont appris que le ministère des affaires étrangères vient de publier un Livre jaune relatif à la médiation exercée par le gouvernement français, sur la demande de l'Espagne, dans le conflit hispano-américain, médiation qui a entraîné la suspension des hostilités entre les deux puissances et la signature du protocole du 12 août, préliminaire du traité de paix actuellement discuté par la commission siégeant à Paris.

Ce Livre jaune ne compte que 14 pages et 19 documents. Les 16 premiers sont simplement les dépêches échangées entre la chancellerie française et les ambassades de Madrid et de Washington relativement à l'exercice de cette médiation. Ils sont suivis d'une note du comte d'Almodovar del Rio remerciant, au nom de l'Espagne, le gouvernement français de ses bons offices, et d'une autre de M. William Day, exprimant la satisfaction de M. MacKinley d'avoir vu son représentant de la France, M. Jules Cambon, contribuer au rétablissement de la paix.

Le dix-neuvième et dernier document est une circulaire de M. Delcassé aux représentants de la France à l'étranger résumant en ces termes l'origine et les résultats de la médiation du gouvernement français.

Paris, 15 août 1898.

Le 19 du mois dernier, l'ambassadeur d'Espagne à Paris est venu m'exposer à quel prix que son gouvernement attachait à ce que la France voulût bien autoriser son représentant auprès du gouvernement américain à prêter ses bons offices à l'Espagne, à l'effet d'ouvrir des pourparlers pour le rétablissement de la paix.

M. Leon y Castillo m'a prié d'exami-

ner si l'ambassadeur de la République française à Washington pourrait remettre au président MacKinley un message où le gouvernement de S. M. la reine régente exprime le souhait qu'il soit mis un terme à la situation pénible de Cuba ; si le président des Etats-Unis acceptait cette communication, le gouvernement espagnol demanderait que M. J. Cambon fût autorisé à négocier, en son nom, une suspension des hostilités, préliminaire des négociations de la paix.

Mû à la fois par des considérations d'humanité et par ses sentiments d'amitié pour les parties belligérantes, le gouvernement de la République française a décidé d'accueillir ces demandes. J'ai donc autorisé notre représentant à remettre au président MacKinley le message du gouvernement espagnol et à recevoir la réponse qui y serait faite. En s'acquittant de cette double mission, M. Jules Cambon, sans sortir du mandat qui lui était confié, a pu avoir, avec le président des Etats-Unis et le secrétaire d'Etat du gouvernement fédéral, des conversations qui semblent avoir exercé une heureuse influence sur l'issue de ces pourparlers préliminaires.

Après un échange de notes relatives aux concessions demandées par les Etats-Unis, il a été convenu que les points sur lesquels les deux parties étaient tombées d'accord seraient consignés dans un protocole que M. J. Cambon serait autorisé à signer au nom du gouvernement espagnol et en vertu de pleins pouvoirs spéciaux.

Cet instrument stipule la renonciation de l'Espagne à tous droits sur Cuba, la cession aux Etats-Unis de Puerto-Rico, des îles espagnoles des Indes occidentales et d'une des îles Ladrões. L'occupation provisoire de Manille par les forces américaines et l'évacuation de

Cuba et de Puerto-Rico par les forces espagnoles, la réunion, à Paris, le 1er octobre 1898 au plus tard, d'une commission chargée de négocier le traité de paix définitif, enfin la cessation immédiate des hostilités sur terre et sur mer.

"Les deux gouvernements s'étant mis d'accord pour l'adoption de ce protocole, M. J. Cambon y a apposé sa signature le 12 août. Aussitôt après, le président MacKinley a vivement remercié notre ambassadeur des bons offices que le gouvernement de la République française venait de prêter aux deux pays en conflit. De son côté, le gouvernement espagnol m'a fait exprimer sa plus vive gratitude.

"Telles sont les phases de l'intervention à laquelle nous avons cru devoir nous prêter. Les considérations d'humanité et le désintéressement absolu qui ont inspiré notre conduite ne pouvaient faire de doute pour personne. Je n'en ai pas moins tenu à préciser, pour votre information, les circonstances dans lesquelles nos offices ont été demandés et accordés. Nous pensons avoir atteint le but que nous nous proposons en acquiesçant au désir de l'Espagne. Il nous est permis de croire, en effet, que nous avons contribué à abrégier les souffrances de populations cruellement éprouvées et à faciliter le rétablissement de la paix entre deux puissances auxquelles nous portons une égale amitié. — Delcassé."

* * *

Elle est rappelée, cette mission Marchand, qui avait traversé l'Afrique pour aller planter le drapeau français sur le Nil. La France abandonne Fachoda. Il est triste de voir l'admirable héroïsme de la petite troupe du commandant Marchand, aboutir ainsi à une retraite. Cela est d'autant plus triste, ajouterons-nous, que la France avait parfaitement le droit d'occuper Fachoda et d'y rester.

Dans la discussion diplomatique qui a

eu lieu entre le cabinet de Paris et lord Salisbury, celui-ci a pris des attitudes différentes, mais toujours mobiles et évanescentes. Tantôt il a parlé en son propre nom ; tantôt au nom de l'Égypte ; tantôt au nom du mahdi dont il se disait l'héritier. Quand il a parlé comme un héritier du mahdi, la France a répondu qu'il n'avait pu hériter que des possessions du défunt au moment de sa mort, et que Fachoda n'en faisait plus partie. Quand lord Salisbury a parlé au nom de l'Égypte, puissance vassale de la Porte, on lui a demandé de montrer le mandat qu'il avait reçu du sultan, ou même de l'Égypte. Quand il a parlé en son nom pur et simple, on invoquant dans sa crudité le droit de conquête, on lui a demandé en quoi son titre valait mieux que celui de la France. A tout cela, il n'a rien répondu, parce qu'il n'y pouvait rien répondre. Autant l'argumentation française a été nette et précise, autant la sienne a été vague et confuse. Il a dit, une fois, que l'Égypte, ayant possédé jadis le Soudan, n'avait jamais pu le perdre ; en quoi il oubliait que c'était l'Angleterre qui le lui avait fait abandonner, et que cet abandon lui avait paru à ce point définitif qu'elle même s'en était adjugé une partie et avait librement négocié sur le reste avec d'autres puissances. Il a dit, plus tard, qu'en effet tous ces territoires avaient par le droit de la force, légitimement appartenu au mahdi, mais que le même droit les avait fait passer sous sa propre domination, oubliant qu'à l'heure exacte où cette espèce de transsubstantiation s'est produite, Fachoda n'appartenait plus aux derviches. Alors, que restait-il ?

Il restait que l'Angleterre, étant déçue à s'emparer définitivement de toute la vallée du Nil, elle mobilisait sa flotte et faisait ainsi comprendre à la France qu'il fallait choisir entre la guerre et l'abandon de Fachoda. La France choisit. Le gouvernement de la République renonce à Fachoda en 1898, comme

il avait renoncé à l'Égypte en 1882. C'est une seconde reculade, encore plus impardonnable que la première, car il eût été bien facile de ne pas aller à Fachoda, du moment où l'on n'était pas décidé à y rester malgré l'Angleterre. A quoi bon avoir demandé au commandant Marchand d'accomplir une tâche prodigieuse, si l'on devait le désavouer ? Et on ne saurait nier que Marchand eût reçu l'ordre d'arriver à Fachoda coûte que coûte.

Un député français, M. Le Hérisso, vient de faire publier plusieurs lettres qu'il a reçues du commandant Marchand. Dans une de ces lettres, que nous reproduisons, Marchand insiste sur l'ordre formel qu'il avait reçu d'arriver quand même à Fachoda. La lettre est datée de Fort-Desaix, sur la Soueh. Le commandant Marchand dit :

"...Je suis sur le départ avec la flottille des pirogues en bois, la Merchra ayant été occupée par l'avant-garde de la mission que commande, pour cette période, le capitaine Baratier. Je mets ainsi chacun de mes officiers à l'avance, successivement, pour que chacun d'eux puissent faire quelque chose d'intéressant.

"Ma flottille à vapeur et en acier est arrêtée pour le moment, par la disparition subite des eaux, remplacées par des montagnes de sable dans le lit du Soueh-Waou-Bahr-el-Houn.

"Il était écrit qu'aucune difficulté, aucun obstacle, aucune tribulation ne nous serait épargnée ; mais je ne me trouble pas, je sais que j'arriverai le premier à Fachoda — peut-être de quelques jours, de quelques heures seulement — mais enfin le premier, d'une façon encore assez importante et digne de la France, malgré la dangereuse faiblesse des moyens qu'on m'a donnés au départ, et qu'il nous a fallu former de toutes pièces en route.

"Pour le moment, je vais forcer le passage du "sed", en pleine saison sèche, avec des pirogues, embarcations que les

Egyptiens n'ont jamais osé employer dans ces parages. Cela nous amuse ! Un danger de plus ou de moins, n'est-ce pas, puisque nous vivons dedans, ça ne peut compter.

"Les postes français créés par la mission jalonnent le Bahr-el-Ghazal à cette heure. Je ne crains ni les Belges, ni les Anglais ; nous vivons au milieu de sept à huit millions au moins de Dunkas, qui, déjà nos amis, vont devenir nos alliés.

"Je vais maintenant travailler les Chilotis. Peut-être on va rire, d'ici peu, sur le Nil. Si nos efforts réussissent, c'est onze à douze millions d'hommes que nous allons grouper autour du pavillon français... et qui, certes, ne désirent pas le retour de la domination égyptienne (ici, on dit turque), dont ils ont faté.

"Toute ma politique, à cette heure, est dirigée dans ce sens. Peut-être allons-nous avoir, je parle de la diplomatie française, un formidable et complet triomphe de ce côté !...

"La santé est excellente sur toute la ligne. Alors que nous mourions de faim entre Banghi et Semio, et surtout entre Semio et Fort-Desaix, et que les dangers de la famine grandissaient à mes yeux, nous nageons ici dans l'abondance qui s'attache forcément à une région dépassant en densité de population celle de la France.

"Bref, nous sommes "d'attaque," et je pourrais facilement nourrir ici, et jusqu'à Fachoda, deux mille hommes, si je les avais, hélas ! ce qui ne serait pas de trop pour résister aux efforts de 40.000 qui s'avancent par les deux extrémités du Nil.

"Il est vrai que l'on m'annonce une compagnie de renfort, mais je n'ose plus y croire, on m'a trop laissé sans moyens et sans nouvelles les jours de malheur.

"Il faut que je marche et que j'essale d'achever avec les 150 traillieurs que je possède pour toute armée et qui sont éreintés par les vingt terribles mois qui viennent de s'écouler.

"Cent cinquante hommes contre quarante mille!!! Si ce n'est pas "tor-dant"! C'est avec cela qu'il a fallu traverser l'Afrique, en occupant le Bahrel-Ghazal, et le Nil, bientôt, après avoir pacifié le Congo, apporté sept mille charges, charrié une flotille!

"On ne doute de rien en France, et il faut croire tout de même qu'on doit avoir une dose de confiance dans les officiers auxquels on confie une tâche de ce calibre! C'est inouï, mais flatteur.

"Il est vrai qu'on m'écrit de Paris que, si j'ai le malheur d'échouer, je serai villipendé, traîné dans la boue et haché même comme chair à pâté. Avec ça, c'est complet! Me voilà bien averti!

"Il n'y a que chez nous que "l'ordre de faire beaucoup avec rien" peut être donné sans rire!

"Après tout, on peut toujours mourir, on est presque sûr d'avoir une belle cérémonie, à la Madeleine, deux ou trois ans après..."

Et ce sont ces efforts qui vont rester vains, parce que le gouvernement français consent à passer sous les fourches caudines de l'Angletterre! Tant d'intelligente énergie ne portera pas ses fruits: la France évacue Fachoda sans même conserver accès sur les rives du Nil!

* * *

On mande de Paris que le ministre de la marine a nommé chevaliers de la Légion d'honneur, le lieutenant d'artillerie de marine Jacquin, qui faisait partie de la colonne commandée par le capitaine Gouraud, et qui a pris lui-même à la course Samory.

Est également nommé chevalier de la Légion d'honneur le lieutenant d'infanterie de marine Woelfel, qui a capturé, à Nzô, ce qu'on a nommé la "smala" de Samory.

Ces récompenses n'avaient pas été accordées à ces deux officiers en même temps qu'aux capitaines Gouraud et

Gaden, parce que M. Lockroy, ministre de la marine, leur chef, était absent de Paris pour son voyage en Corse, en Tunisie et en Algérie.

UN HOMME FORT

La ville de Toronto possède dans ses murs un plus grand nombre de cercles athlétiques qu'aucune autre ville, en Amérique, de population égale. Le canotage, les jeux de lacrosse, cricket, lawn-tennis et autres ont chacun leur centaine ou leur millier d'enthousiastes, et le nombre d'amateurs qui se entraînent durant la belle saison est très grand. Personne ne peut nier que l'exercice physique en modération fait autant de bien que les excès du même genre font de mal. Un cas très intéressant a été porté à notre attention, dernièrement, par une entrevue entre notre correspondant de Montréal et M. Jake Harris, un étudiant en médecine du collège McGill, qui est en même temps l'heureux possesseur d'un physique parfait. Après une longue et intéressante conversation, il dit que durant son entraînement, il ne touchait aucune nourriture, pas même la fameuse bière anglaise, dont tant d'athlètes font usage. Il se permet toute sorte d'aliments simples, choisis par les articles qui n'engraissent pas, et il est surtout enthousiaste du fameux Bovril — extrait de bœuf — dont il parle avec chaleur comme étant le des toniques et fortifiants. Il dit, de plus, qu'après avoir beaucoup expérimenté, il a trouvé que le Bovril était un produit précieux et parfait, qui nourrissait et fortifiait le système, sans produire de la graisse, si contraire aux athlètes. L'opinion de cet athlète intelligent et fort vaient avoir la considération de tous les jeunes gens qui désirent commencer une carrière sportive de n'importe quelle branche d'exercice physique demandant le plus grand développement possible.

Feuilleton de La Bonne Littérature Française

OCTOBRE 1898.

L'ÉPREUVE

PAR
CHARLES DESLYS

I

—Plus de jolies femmes à Nice ! se
ria Léonce. Et celle-ci donc ? Re-
garde...

Guidé par l'indication de son ami, Jac-
ques aperçut, dans un landaui découvert
arrêté contre la bordure du trottoir des
Anglais, une jeune fille d'une rare élé-
gance et d'une éclatante beauté, dont la
mise ingénument provocante semblait
être expressément choisie, sinon pour attirer,
du moins pour subir l'admiration des
passants.

Debout au milieu de la voiture, un ge-
nu sur son coussin de devant, le corps
renversé en arrière, la tête abritée des
rayons du soleil par une ombrelle écar-
late dont la réverbération s'empourprait
comme un feu de Bengale, elle s'ou-
vrait et se cambrait dans cette attitude,
échangeant avec des personnes grou-
pées sur un balcon, les gestes, les rires
et les éclats de voix sonores d'une con-
versation à distance.

Elle était là comme chez elle, sans se
soucier des curieux, sans voir nos deux
jeunes gens qui, tout près d'elle, en con-
fusaient, et pour ainsi dire en arrêt,
l'examinaient et la détaillaient à loisir,

comme un personnage de tableau vivant,
comme une statue sur son piédestal.

Tout se prêtait, tout s'offrait à leur
analyse, depuis le pied d'enfant, depuis
la jambe ronde et fine, que découvrait
la jupe relevée sur le coussin, jusqu'à
la taille svelte et flexible, jusqu'aux
moindres contours du corsage, profilant
d'un trait hardi, sur le fond du ciel bleu,
le relief de ces formes juvéniles encore,
mais accomplies et fières de l'être.

Rien de parfait comme la ligne des
épaules, comme l'attache du cou, comme
le modelé de son bras dans sa manche
adhérente, comme la silhouette originale
et pure du visage, comme le port gra-
cieux de la tête crânement coiffée d'un
vaste Rembrandt dont la brise agitaît
les plumes.

Le reste de la toilette était à l'ave-
nant : un écrin digne du bijou.

—Charmante ! ne put se défendre de
murmurer Jacques.

L'entendit-elle ?... ou n'était-ce pas
la conversation qui se terminait dans
une salve d'éclats de rire ? Toujours est-
il qu'elle se laissa retomber auprès
d'une vieille dame qui semblait être sa
mère, en criant au cocher :

—All right !"

Dans ce moment, ses yeux, — les plus

beaux yeux noirs du monde.—s'abaissèrent naturellement sur la foule. Elle y reconnut Léonce qui la saluait ; elle lui répondit par un franc sourire où brilla la blancheur nacrée de ses dents, et par un petit signe de tête tout à fait familier.

Déjà les chevaux s'éloignaient, emportant cette ravissante apparition.

—Tu la connais ? demanda Jacques à Léonce.

—Un peu..., beaucoup, répondit celui-ci ; je pourrais même ajouter passionnément, car j'en ai été amoureux... comme tout le monde.

—Mais c'est donc ?...

—Pas du tout. C'est une héritière, riche à millions, de très noble origine, et qui n'a de ce que tu pensais que les apparences.

—Une Anglaise ?...

—Une Américaine, mais de l'Amérique espagnole, du Pérou. Ces dames descendent, à ce qu'elles prétendent, du conquérant Pizarro, lequel aurait épousé, Dieu sait comme, la fille d'un des rois indigènes. Elles ont le sang des Incas dans les veines.

—Et dans les yeux, ajouta Jacques.

—Eh ! eh ! reprit en souriant son camarade, est-ce que leurs étincelles t'incendieraient déjà le cœur ?

—Nullement, répliqua l'autre, mais il y a dans le sang-gène excentrique de ses allures, dans la séduction naturelle de toute sa personne, un certain attrait qui pique vivement ma curiosité...

—Veux-tu que je te satisfasse séance tenante ? Allumons un cigare, remon-

tons la promenade ; nous la rencontrerons derechef, selon toute probabilité tu connaîtras sa légende... C'est un roman...

Quelques secondes plus tard, Léonce commençait en ces termes :

—Le marquis d'Alméria — tel est le titre du père — possède, là-bas, sur les confins du Chili, dans les Cordillères, une mine d'or ou d'argent, je ne garantis pas le métal... une Californie péruvienne, mais dont l'exploitation paraît être des plus hasardeuses... Sur cette frontière indécise, on est sans cesse attaqué, sans cesse il faut se défendre des Indiens, des Chiliens, des bandits de toute sorte. Nos mineurs doivent avoir le pique et la pioche d'une main, de l'autre, je ne sais plus quel coutelas dont le nom m'échappe... Souvent les travaux sont interrompus, saccagés, bouleversés... Tout est à refaire après chaque escarmouche... Parfois même, ce sont de véritables batailles... Le métier, comme tu le vois, n'est pas commode...

—En effet, continue...

—Dans l'un de ces engagements, Sisto — c'est le frère...

—Le frère de... ?

—De Rosita. Tu voulais savoir son nom, te voilà content...—Sisto donc est très brave et s'était battu comme un lion. Sisto fut gravement blessé. Les médecins déclarèrent que sa guérison ne serait possible qu'en Europe. La marquise, d'autre part, était souffrante... C'est lui qui conseillait ce même voyage, un jour prolongé sous le climat plus bé-

Si vous avez un Rhume,
Coqueluche ou Bronchites-
opiniâtres, prenez le

Sirop de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

— midi de la France... M. d'Almería
 — tout d'y envoyer toute sa famille. Il
 — sera seul sur sa brèche, afin de liquider
 — la situation. "Je vous rejoindrai plus
 — tard" avait-il dit. Voilà quatre ou cinq
 — jours de cela. Il ne paraît pas devoir
 — réussir sitôt ce projet..., ni sa fortune.
 — Tu comprends, c'est le Pérou...

— Mais en attendant..., questionna
 — Jacques.

— En attendant, reprit Léonce, il en-
 —voie chaque trimestre un chèque d'une
 — certaine somme de mille francs, pour les dé-
 —penses courantes, mais avec recomman-
 —dation de placer l'excédent en bonnes
 — valeurs françaises. Le Chili devient me-
 —chant, paraît-il, et le père semble
 — vouloir d'être contraint de s'expatrier
 — à son tour.

— Il trouvera, fit observer Jacques,
 — une autre fortune économisée par les
 — années...

— Une poire d'or pour la soif... Tel
 — est du moins l'espoir du nabab, mais il
 — risque fort d'être déçu...

— Comment cela ?...

— La marquise et ses deux enfants ne
 — sont pas des économes, mais des prodi-
 —ges. Ils ne placent qu'à fonds perdus.
 — C'est à qui des trois jettera le plus gai-
 —ement les pépites par la fenêtre. La mère,
 — prévoyante et fastueuse comme une
 — reine, se laisse vivre, ou plutôt mourir
 — sans songer au lendemain. Elle dépense,
 — elle donne comme ayant à sa disposition
 — un inépuisable trésor de son aïeul Atha-
 —lpa.

— Mais le frère Sisto ?...

— Autre gouffre ! un joueur !... Cha-
 —que jour à Monte-Carlo... Toutes les
 — nuits au cercle de la Méditerranée... sans

compter le turf et les boudoirs interlo-
 pes... On le voit rarement chez sa mè-
 re ; il y passe, remplit ses poches, suc-
 cursales du tonneau des Danaïdes, et...
 Mais voici la soeur qui nous arrive...

En effet, de l'essaim des voitures s'en-
 trecroisant sur la chaussée, le landau
 de la marquise se dégageait, étalant
 sur la portière des armoiries aux cou-
 leurs voyantes. Dans l'intérieur, l'indo-
 lente créole — nous parlons de la mère
 — conservait sa pose endormie ; la fille,
 au contraire, toujours en mouvement,
 regardait de tous côtés, distribuant de
 droite à gauche des saluts et des souri-
 res. Léonce, en recevant le sien, ne put
 se défendre d'un revenez-y d'admiration.

— Adorable ! s'écria-t-il en lui envoyant
 un baiser.

— Y songes-tu ? fit Jacques. A une jeu-
 ne fille du monde !...

— Bah ! reprit l'autre ; tu vois bien
 qu'elle me le renvoie... Réponse
 payée... galant télégramme...

— Une intrigante, alors ?

— C'est tout au plus une coquette,
 mais qui tient à la fois de la sensitive et
 de l'hermine. Elle mourrait d'une tache
 et se dérobe à la moindre approche. Je
 gagerais que jamais personne ne l'a em-
 brassée, même aux jeux innocents. Elle
 embrasserait plutôt elle-même. Je l'ai vue
 parfois sauter au cou de quelque fami-
 lier de la maison, de quelque grand ar-
 tiste, au milieu d'un enthousiasme gé-
 néral. C'était sa façon d'applaudir...
 un bond de panthère. Tous ces améri-
 caines ne tirent pas à conséquence.

— Elle rit cependant à la française...

— Elle parle très bien le français, voire
 mieux que nous... le français qu'on ap-

prend à l'étranger, la langue de Bossuet, mais panachée de tous les termes de sport et de coulisses, que son frère rapporte du monde où l'on s'amuse..., un argot bizarre comme elle-même. C'est l'enfant gâtée de la sauvagerie et de la civilisation, un mélange incohérent des défauts et des qualités des deux hémisphères. De l'esprit cependant et du cœur. Elle est bonne au fond, mais fanatique, désordonnée, primesautière en toutes choses. Quand on lui plaît, elle vous le déclare franchement, à brûle-pourpoint : mais, pour peu qu'on en abuse, gare aux coups de griffe ! Elle a souffleté plus d'un impertinent... Quand on lui déplaît, c'est facile à comprendre... et malheur à celui-là qui ne la comprend pas !... Elle devient cruelle, alors, comme aussi pour les soupirants qui ne cessent pas leur sérénade dès qu'elle y met le holà... Elle s'en est fait une petite cour... et la plus singulière réputation de vertu qui se puisse imaginer.

—Mais pourquoi ne se marie-t-elle pas ?

Parce qu'elle veut, dit-elle, aimer son mari... Etre aimée pour elle-même... Or, parmi la foule des prétendants, les uns visaient surtout à la dot, de plus en plus hypothétique... Les autres, trop épris de ses charmes, devenaient trop tôt ses esclaves... Quelques-uns ne briguaient que la main gauche... Elle les a tous éconduits... Elle a refusé même un prince et de très beaux partis, sans me compter...

Elle n'aimera que celui qui saura dompter, la dominer. Amant ou mari, ne réponds de rien... Ce qu'il lui faut, c'est un maître...

—Étrange créature, en effet, murmure Jacques.

—Et qui mérite l'analyse d'un observateur tel que toi, conclut Léonce. Me j'y songe... N'es-tu pas invité au bal que nous donne ce soir lady Catherine ?

—Oui, mais je ne comptais pas...

—Viens-y, tout au contraire, et tu ras connaissance avec Mlle d'Alméida. Je te présenterai... A ce soir !

—A ce soir, répondit Jacques avec hésitation.

II

Ne faut-il pas esquisser le portrait de nos deux jeunes gens ?

Léonce de Vaudreuil est un mondain, un oisif, riche, élégant, l'un des "champions" de la saison de Nice.

L'autre, Jacques Lecomte, a été son camarade de collège. Il est resté son ami, bien que suivant une route toute différente de la sienne. Fils d'un magistrat, qui lui a inculqué les sentiments du devoir et le goût du travail, est sorti l'un des premiers de l'École restière.

Il occupe dans la région des Alpes un poste assez important. Ses vacances, les passe dans les Vosges, auprès de sa mère, veuve depuis quelques années, n'est venu à Nice que pour prendre des ordres de son chef hiérarchique et pour

Cure des maladies de la
Peau et du Sang les
plus graves par le

Bain de Pin Parfumé

Produits français
couronnés par
l'Académie française

quelques jours seulement. C'est un garçon instruit, distingué, ni beau, ni laid, physionomie un peu grave, mais intelligente, résolue, loyale, et qui fait de suite penser de lui : "Voilà un homme !"

Engagé volontaire dans un régiment d'infanterie, pendant la campagne de 1870, il en est revenu sergent-major et décoré de la médaille militaire. Ce bout de ruban si bien gagné rehausse l'habit militaire qu'il a revêtu ce soir-là pour se rendre à l'invitation de lady Caithness, et il se porte avec l'aisance d'un parfait gentleman.

C'était le dernier bal de la saison, presque un bal de printemps. On y avait moins de diamants que de fleurs. Jacques ne tarda pas à rencontrer Léonce, qui lui dit :

—Tu arrives en retard : il n'y aura plus de place vacante sur le carnet de Léonce d'Alméria.

—Plait-il ?... On parle de moi ? demanda-t-elle en apparaissant devant eux avec une fraîche toilette de peluche, de tulle d'or et satin perle, semée de fleurs de grenade. Toilette quelque peu extravagante, mais qui la rendait encore plus originalement jolie.

Sans même attendre la réponse de Léonce, elle dit :

—Comprenez-vous ? lui dit-elle ; mon cavalier qui me lâche au milieu de cette fête !... Allons ! votre bras, que nous dansions ensemble.

—Non pas ! se récusait Léonce, je ne veux pas risquer plus... Il en a eu trop de sa part avec le feu... Mais voici, comme par enchantement, mon ami Jacques, un valet digne de vous...

Elle toisa du regard celui qu'on lui présentait ainsi. Sans doute il lui plut, car, en lui tendant une main, l'autre était déjà sur son épaule :

—Est-ce vrai, monsieur ? lui dit-elle.

Jacques, ainsi provoqué, s'exécuta de bonne grâce. Il entoura la taille flexible qui s'offrait à son étreinte, et tous les deux, sur une brillante reprise de l'orchestre, s'élançèrent et disparurent dans le tourbillon des couples emportés comme eux.

Léonce n'avait pas surfait son ami. Jacques était des frontières d'Alsace, c'est-à-dire du pays des valseurs par excellence. La charmante partenaire le comprit aussitôt.

Elle s'abandonna, confiante à son appui, renversée sous son regard qu'elle ne quitta plus du sien. On se rappelle les beaux yeux noirs de Rosita. Il s'en échappa, à travers les longs cils palpitants, une sorte de langueur phosphorescente, et par soubresauts, comme des étincelles électriques. De son corps, voluptueusement cambré, de sa bouche, entrouverte comme une grenade dont les pépins eussent été des perles, s'exhalaient de tièdes parfums, des senteurs enivrantes. Jacques frissonna, subissant à son tour le danger qu'avait fui Léonce. Une enchantresse ! une sirène ! mais avec les audaces naïves et le charme inconscient de la virginité.

—Idéale !... murmura-t-il.

Une boucle de cheveux, fouettée par le tournoiement, effleura ses lèvres. Il eut comme un éblouissement, Rosita parut aussi défaillir.

—Du repos ? balbutia-t-il en forme d'interrogatoire.

—Jamais de la vie ; répondit-elle en se redressant, en l'excitant ; je valerais avec vous jusqu'au bout du monde...

Lorsque l'orchestre cessa de rythmer leur pas, elle se laissa tomber sur le premier siège vacant.

—Un fauteuil ! cinq minutes d'arrêt ! dit-elle d'une voix haletante, mais avec un délicieux sourire de remerciement. On ne vous avait pas coté trop haut. Quel entrain ! quel nerf ! quel chic !...

Ce mot refroidit soudain la respectueuse admiration qu'exprimait la physiionomie de Jacques.

Les confidences de Léonce lui revinrent à la mémoire. Quoi ! c'était donc vrai ! cette idéale enfant parlait la langue verte !

Comme pour ne lui laisser aucun doute à cet égard, elle poursuivit :

—Une grimace !... Et quand on vous offre du sucre ! Ah ! je la trouve mauvaise ! C'est épataant !...

Jacques était la franchise même. Un sentiment de désapprobation, plus vif encore, se peignit sur ses traits. Cependant, comme il était homme du monde, il répondit :

—Excusez-moi, mademoiselle, mais en entendant de pareils mots sortir d'une pareille bouche, je n'ai pu me défendre d'une pénible surprise... Oh ! ne parlez pas ainsi !...

Elle le regarda, tout étonnée, balbutiant :

—Mais tous mes amis m'y engagent au contraire. Ils trouvent cela drôle...

—Non ! non ! mademoiselle ! l'interrompit-il ; ce ne sont pas des amis...

—Ah !... dit-elle ; une leçon ?...

—Une simple prière !... répondit-il.

Et comme, à quelques pas de la marquise d'Alméria, paresseuse étendue sur une causeuse, adressa signe à sa fille :

—Pardon !... reprit-il ; je crois madame votre mère vous réclame..

—Ah ! zut !... fit-elle en s'oubliant nouveau.

Mais le regard de Jacques, un regard expressif et douloureux, arrêta net la dernière incartade. Rosita rougit de même, et, redevenant tout à coup d'Alméria :

—A mon tour, pardon, lui dit-elle merci !... Un instinct m'avertit peut-être vous avez raison... J'y réfléchirai... veuillez me conduire auprès la marquise...

Elle s'était levée, toute pensive, traversa le salon, les yeux baissés, maintien plein de réserve et d'une tinction parfaite. C'était une véritable métamorphose.

Comme Jacques, après l'avoir guindé, s'inclinait devant la marquise et probablement allait s'éloigner :

—Un instant, monsieur ! lui dit-elle que je vous présente à ma mère, que nous ayons le plaisir de vous revoir.

Puis à la marquise, qui la regarda sans trop la reconnaître ainsi :

—Ma mère veuillez être assez bonne pour dire à monsieur que nous serions heureuses de le revoir à nos vendredis.

—C'est l'ami de M. de Vaudreuil, et sera le nôtre... un ami sérieux... dirai presque un vieil ami...

Et se retournant vers lui tout à coup :

—Au fait, monsieur, quel est votre nom ?... Jacques ?...

comte, ajouta-t-il.
 comte... de quoi ?
 comte tout court..., pas plus de
 rôle avant qu'après, mademoiselle.
 mens ! fit-elle ingénument, voilà
 est particulier. Tout le monde ici
 a un titre, et les plus modestes se
 au moins barons...

III

lendemain se trouvait être précisé
 un vendredi.

ques hésitait à se rendre à l'invita-
 de la marquise, ou plutôt de Rosita.
 ds garde !" lui disait Léonce. Il se
 quand même. Il n'avait que huit
 de congé. C'était un mathémati-
 La jeune Péruvienne l'intéressait
 un problème.

le résoudre, il allait pénétrer dans
 agulier intérieur. — Tous les habi-
 de Nice en ont gardé le souvenir.
 n'était pas un logis, c'était un cam-
 et un capharnaüm, où tout gisait
 éle, dans un désordre fastueux et
 esque. Partout des malles béantes,
 e bondées de chiffons dont quel-
 uns débordaient sur les tapis ou
 aient çà et là. Il ne restait guère de
 s qui ne fussent envahis par une
 d'objets hétéroclites : des robes,
 chapeaux, des bibelots, des
 ms, des livres, des jour-
 I des cahiers de musique em-
 Aussi le flot de visiteurs, qui ne
 it d'entrer et de sortir tout le
 durant, ne savait-il comment évo-
 dans ce fouillis. On y circulait à

l'aventure, ou s'asseyait n'importe
 où, quelquefois même sur le coin
 des tables. C'étaient les invités eux-mé-
 mes qui faisaient le ménage. Bien qu'il y
 eût un nombreux personnel domestique,
 mais qui n'était là que pour la forme,
 pour la parade. Dans leur livrée, dorée
 sur toutes les coutures, les laquais som-
 meillaient sur les banquettes de l'anti-
 chambre, avec des poses fantaisistes, di-
 géant les abondantes victuailles de la
 desserte et bénissant "in pertto" cet Eden
 de leur fainéantise.

En revanche, la cuisinière et le co-
 cher l'envoyaient à tous les diables.
 Pour eux c'était un bagne, et Mme d'Al-
 méria ne les enchainait à son service
 qu'au poids de l'or. Il fallait que la voi-
 ture fût attelée à toute heure du jour ou
 de la nuit, suivant les toquades des maf-
 tres de la maison, qui n'y rentraient
 guère que pour en ressortir aussitôt...
 Une visite, une course oubliée, un ren-
 dez-vous de M. Sisto par delà minuit.

Quant aux repas, il n'y avait pas
 d'heures fixes. On mangeait quand on
 avait faim, quand on se trouvait là, en
 plusieurs tableaux, à la hâte aujourd'-
 d'hui, demain très longuement et jusqu'à
 ce que, le champagne stimulant les gri-
 series de la conversation, on sentit sa
 tête rouler sur l'épaule du voisin. Cha-
 cun, sans se préoccuper des autres, se
 mettait à table lorsque l'envie lui en
 prenait. Celui-ci mangeait froid, celui-
 là chaud. Par ici le dessert, par là le
 potage. Et tandis qu'on le réchauffait
 pour les retardataires, ils grignotaient

les chutes des cheveux,
 Névralgie faciale,
 Voyez que la

Lotion de Pin Parfumé

Produits Français
 couronnés par
 l'Académie française.

des gâteaux ou des fraises. Les maîtres de la maison, voire les étrangers, amenaient à leur remorque un convive imprévu. Ce n'était plus une table, c'était un buffet en permanence, un bar américain. On y huchait du matin au soir.

Cet esprit de désordre était la règle de la maison, surtout au point de vue des relations extérieures. Tous les mondains de la colonie étrangère y passaient tour à tour, aujourd'hui fêtés, oubliés demain. On ne se reconnaissait pas plus dans la cire molle des impressions des d'Alméria que dans le dédale encombré de leurs vastes appartements.

Rosita était née dans ce milieu, c'était son élément, elle y nageait comme le poisson dans l'eau. Elevée par une mère insouciant et sans énergie, elle avait grandi en toute liberté, ne relevant que de ses caprices et de son bon plaisir. Des flatteurs de toute sorte applaudissaient à ses extravagances, elle s'en était fait une seconde nature : elle se croyait tout permis. Nous l'avons vue sur la promenade des Anglais sourire au baiser de Léonce et le lui renvoyer en plein public.

À la maison, c'était bien pis. Elle s'y moquait ouvertement du qu'en-dira-t-on, ébauchait un pas de cancan, fredonnait le répertoire des petits théâtres, et faisait de la voltige sur le dos des fauteuils, parfois, même, sur les genoux des intimes, en leur demandant du feu pour allumer sa cigarette. Que voulez-vous ? Tout le monde l'applaudissait, la sur-excitait. Elle n'y voyait aucun mal. C'était amusant, c'était drôle. Elle nous l'a dit elle-même.

Nous le savons encore, son frère n'é-

tait jamais là. Quant à Mme d'Alméria douillettement installée, dans une confortable bergère, son chien favori le giron, à peine élevait-elle de temps en temps la voix.

—Rosita ! voyons, chère folle !

La chère folle répondait en lui tapant la langue ou par quelque joli pied nez.

C'est ce qui venait d'avoir lieu présentement. On en riait encore, quand un valet annonça :

—Monsieur Jacques Lecomte.

Rien qu'en entendant ce nom, elle sentit en faute... mais peut-être n'avait-elle pas vu. Prompte à changer de allure et de ton, elle alla gracieusement à sa rencontre, en véritable demoiselle de maison, comme elle savait l'être au besoin.

—Nous nous disposions à faire de la musique, monsieur Lecomte ; ne m'avez-vous pas dit que vous étiez musicien ?

Il ne s'en souvenait nullement, mais s'inclina comme pour lui donner raison et la suivit au piano, vers lequel elle se précipitait voulant le conduire.

—L'“Oeil crevé !” La “Belle Hélène” de mademoiselle ont rendu plusieurs voix.

Elle ne se fit pas prier et, feuilletant au hasard diverses partitions d'opérettes, elle en exécuta tour à tour les mélodies les plus cascadantes, avec verve, un brio, un diable-au-corps qui valurent les bravos de l'assistance.

—Eh quoi ! dit-elle au nouveau venu qui ne s'associait que poliment à l'ovation, quoi ! vous ne me félicitez aussi, monsieur Jacques !...

—Si fait, mademoiselle, répondit-il.

son hommage à votre talent ; mais je ne saurais le voir s'exercer à des œuvres qui ne fussent plus dignes.

— Le classique ? fit-elle en préludant à sa "dernière Pensée" de Weber ; cela ne vous amuserait guère, ni moi non plus. — Écoutez. Apportez-moi demain matin quelque chose de Beethoven ; nous seuls nous l'essayerons.

— Il réclamait à grands cris de l'Offenbach, et elle attaqua nerveusement la finale du premier acte de la "Grande-Duchesse". — "Voici le sabre de mon père..." — Les autres le répétèrent en chœur. — Mais Jacques avait disparu.

IV

— Cette connaissance nouée d'une façon si intime se transformait tout de suite en une véritable intimité. Jacques fut reçu le lendemain matin. Rosita semblait attendre. Elle était seule. On se mit au

— Vous d'abord, avait-elle dit. — Il n'était pas un virtuose, mais il avait le sentiment, la passion de l'art, et il communiqua promptement à celle qui l'écoutait. Elle était émue, charmée. — Oh ! j'ai compris, dit-elle ; encore !... — Elle se pencha sur le piano.

— Les quatre mains coururent sur le clavier. Toute la "Symphonie pastorale" se déroula.

— C'est de tel que cette divine musique se faisait aimer les sympathies au bout de quelques heures. Ils ne croyaient être là depuis quelques minutes. Ils se con-

naissaient comme depuis vingt ans. En dehors du cercle de ses flatteurs ordinaires, elle se laissait voir telle qu'elle était en réalité : intelligente, candide et sensible.

— Oh ! lui dit-elle, vous me rendez meilleure ! Revenez, revenez souvent. Ce soir, par exemple, nous avons du monde ce soir.

— Il hésitait, il refusait, craignant de se rendre importun.

— Non, lui dit-elle ; j'ai besoin d'un conseiller, d'un guide...

— Mon âge ne se prête guère à ce rôle, répondit-il, et je suis trop nouveau venu dans cette maison...

— Qu'importe, l'interrompit-elle, si j'ai confiance en vous ?... Personne, du reste, n'en saura rien... Tenez ! convenons d'un signe entre nous. Toutes les fois que vous me verrez dire ou faire quelque chose de mal, portez la main à votre moustache, comme vous le faites en ce moment... je comprendrai... je m'arrêterai, parole d'honneur !... Est-ce convenu, dites ?

— A ce soir... répondit-il.

— En pouvait-il être autrement ? Ce nouvel accord, si gracieusement proposé, le piquait au jeu. Il se disait :

D'ailleurs, je n'ai plus que huit jours. Ebauchons toujours cette conversion...

— Gardez-vous de croire que ce fût un convertisseur, un Mentor de parti pris ; loin de là : nous vous donnons notre héros d'après nature, et comme le plus simple, le moins prétentieux des hommes. Son roman avec la jeune

la Toux, Perte de
Enrouement, Maux
de gorge, sucez les

Bonbons de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

Péruviennes, s'après avoir franchi les premières phases de la curiosité, de l'intérêt, en arrivait à celle d'une sorte d'affection fraternelle. Sa soeur adoptive, jusqu'alors abandonnée à elle-même, n'avait peut-être besoin que d'un sage avertissement pour éviter les pièges tendus sous ses pas, pour se relever à la hauteur d'un avenir digne de sa condition.

—Que cet espoir se réalise, se disait-il, et je n'aurai pas perdu mes vacances.

Il revint donc ce même jour, mais assez tard, car il avait su deviner, à certains préparatifs, qu'il y avait grand dîner à la villa d'Almería.

On était encore à table lorsqu'il fut introduit dans le salon. Quelques autres invités pour la réception du soir s'y trouvaient déjà réunis. Jacques ne connaissait personnellement aucun d'eux. Il se tint à l'écart, feuilletant des albums, mais non sans observer du coin de l'œil le monde composite, hétérogène, qui paraissait autour de lui.

Singulière société que celle qui prend à Nice ses quartiers d'hiver et dont Victorien Sardou vient d'esquisser dans "Odette" un si pittoresque et si spirituel aperçu. Tous les personnages de sa comédie figuraient là, depuis le grand seigneur authentique jusqu'au gentilhomme de contrebande qui rentrera demain dans la coulisse après un scandaleux éclat. La veille encore, on n'y regardait pas de si près. C'est une ville de tolérance. Les relations s'y nouent par un banal enchaînement de rencontres et font aussitôt la boule de neige. Le premier jour, on se dit : "Monsieur", et mutuellement on se fait des cérémonies;

le lendemain : "Cher monsieur" ; le "Cher" tout court, et quelques mois plus tard, quand chacun sera de retour de soi, tous ces gens qui ont été à "tu" et "toi" pendant une saison auront l'air de ne pas se reconnaître et ne se salueront même pas.

Il semblerait que ce littoral aimé du soleil soit un terrain neutre, où les sonnages de bonne marque viennent délasser du torticolis des conventions sociales et s'encanailler à plaisir au firmament du monde interlope. Exemple : salon d'attente de la marquise d'Almería. Toutes les nationalités s'y croient. On y entendait retentir les noms les plus exotiques, et tous, comme il avait dit Rosita, précédés d'un titre noble. Tous, comtes, vicomtes ou barons ; on annonça même un chevalier.

—De quoi ? fit quelqu'un.

—D'industrie, répondit un autre.

Et l'on n'alla pas moins lui serrer la main.

Le dîner, cependant, n'en finissait pas. Ces messieurs causaient, ricanant. Jacques avait l'oreille fine et crut distinguer un nom qui lui était cher. Quelques mots malsonnants ne lui laissèrent plus de doute. Était-ce bien de Mlle d'Almería qu'on se permettait de parler ainsi ?

Au centre du groupe trônait le prince de X... célèbre par ses moeurs orientales. Un pacha dont le sérail était peuplé de tout.

—Vous êtes, lui dit-on comme cet Anglais qui suivait Carter, afin de le voir dévoré un jour par ses lions. Vous attendez...

—Une chute ! répondit-il. Elle est là

able et je suis celui qui ramasse. Jamais le premier, toujours le second...

En ce moment même, les portes de la salle à manger s'ouvrirent à deux battants. Rosita fit, à la suite de sa mère, une entrée bruyante. Elle était très peut-être un peu grise.

En apercevant le prince, que son âge son embonpoint clouaient sur un fauteuil, elle courut vers lui, passa familièrement les deux mains sur ses épaules. Avec un élan, comme pour sauter sur ses genoux.

Spontanément, Jacques s'avança, tortillant sa moustache.

Elle le reconnut, se souvint, rougit, recula, changeant tout à coup de visage. Saluant le vieillard avec une politesse meilleur ton :

— Prince, lui dit-elle, vous offrirai-je une tasse de café ?

L'assistance et le prince lui-même furent étonnés qu'il venait de se passer quelque chose d'anormal, mais personne n'en dit un mot. On crut à quelque cauteleuse espièglerie de l'enfant gâtée de la maison.

Durant le reste de la soirée, d'ailleurs, elle se tint sur la même réserve ; ce n'était plus une Péruvienne, c'était une Anglaise, une "very little girl."

— Est-ce un rôle qu'elle joue ? demandèrent les intimes.

— Elle s'en acquitte bien, répondit le prince. Mais où donc est le souffleur ?

Il le chercha vainement. Jacques se tenait à distance respectueuse. Il ne se rapprocha de Mlle d'Almería qu'au mo-

ment où, divers jeux s'étant organisés, dont une roulette qui captiva la plupart des invités, elle prit place au piano.

— Êtes-vous content ? venait-elle de murmurer, en passant auprès de lui.

Avec un signe de tête affirmatif, il l'avait suivie.

Elle joua, ce soir-là, le "Menuet" de Boccherini, la "Marche turque"...

— Musique mixte, lui dit-elle tout bas.

Puis, passant à l'"Invitation à la valse" :

— Un souvenir de notre première rencontre, ajouta-t-elle plus bas encore.

Enfin, tout en achevant le morceau :

— Ne venez pas demain matin... C'est dimanche, nous serons à l'église.

N'était-ce pas lui dire :

— Venez tantôt ?

Jacques s'éloigna sur ce sous-entendu. Personne n'avait remarqué ce discret entretien.

.....
Un hasard — le hasard n'en fait pas d'autre — voulut que, le lendemain matin, Jacques passât devant les Missions Africaines, chapelle très connue par le "high life" cosmopolite de Nice. A la porte, parmi les équipages, stationnait le landau de la marquise. Jacques le reconnut aux armoiries... Il entra.

Pourquoi ?... Lui-même n'aurait su le dire... Tout un côté, la facette religieuse du caractère de Rosita, lui échappait encore. Il l'avait entendue, au milieu de ses plus folles extravagances, manifester de grands sentiments catholiques, jurer par la Ma-

as votre intérêt et
votre bien n'usez
le

Savon de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

done... et ce serment, dans sa bouche, avait la signification d'un vœu.

Comme la plupart des Américaines espagnoles, elle affichait cette dévotion superstitieuse et quelque peu païenne qui exagère les pratiques, non par excès de foi, mais pour l'effet, comme au théâtre ou dans le monde.

Elle se livrait, à l'église, à toutes sortes de facéties, qu'elle interrompait étourdiment pour égrener les dizaines de son chapelet ou faire de grands signes de croix, depuis le front jusqu'à la poitrine.

Ce jour-là, Jacques, adossé à un pilier, n'avait rien perdu de ce spectacle varié, lorsque Rosita, l'apercevant tout à coup, le gratifia d'un salut accompagné de quelques premiers sourires ; elle ne l'eût pas autrement accueilli dans un salon.

Vivement, il porta sa main à sa moustache. Elle saisit au vol cette muette remontrance, se retourna, reprit son livre, et pieusement ne le quitta plus des yeux.

.....
 Quand ils se revirent, dans la journée.

—Suis-je assez docile?... lui dit-elle ; mais vous êtes donc un croyant, vous ?

—Hélas ! non, répondit-il, mais je pense que dans une église, un temple, une mosquée, fût-ce même une pagode, il est convenable de respecter la croyance des autres, et d'élever son âme vers le ciel ; on est dans la maison d'un Dieu quelconque.

.....
 Leurs relations continuèrent ainsi : elle, le consultant à tout propos, lui, très ménager de ses conseils, et sa-

chant les adoucir par tant de bonnemeur, d'aimable franchise et de jeunesse, qu'ils semblaient plutôt pansanter tous les deux.

—Non, di-sait-elle, non ! Grondez-moi, je le veux, j'en suis heureuse. On m'avait jamais fait de la morale ; c'est amusant ! Je sens une sincère amitié dans la vôtre. Et c'est pourquoi j'ai tant de plaisir à m'y soumettre. Qu'est-ce qu'il faut encore réformer en moi-même autour de moi ? Dites... Non, ne parlez pas, votre regard a suffi.

Tout en souriant, tout en cherchant à se rassurer lui-même, il avait souligné des yeux le désordre qui les entourait.

Le lendemain, il trouva la maison sans dessus dessous, les domestiques, en désordre, tout ahuris. Ils avaient fait un ménage !...

—Hein ! lui dit Rosita, quelle révélation !... Vous la désiriez, n'est-ce pas ?

—Le cadre est plus digne de vous, dit-il, et les prétendants sérieux peuvent venir...

—Plait-il... un mariage !... Ah ! voyez, songez pour moi !

—N'est-ce pas le devoir d'un frère, dit-il, et ne me considérez-vous pas comme tel ?

Dans ces derniers mots, dans l'attitude de Jacques, il y avait une certaine contrainte. Elle le regardait en dessous, avec une petite moue coquette qui disait rien de bon, mais qui lui servait à se ravir.

—Oh ! oh ! reprit-elle d'un ton décidé, c'est un point sur lequel nous ne nous entendrions pas, le mariage ! Gageons que nous l'envisageons d'une façon toute différente.

—Quelle est la vôtre ? ajouta-t-il, acceptant le défi.

Rosita — l'avons-nous bien fait comprendre ? — était aussi vierge d'imagination que de corps. Elle paraissait tout savoir et ne savait rien du tout. Elle demandait, elle provoquait, non moins audacieuse qu'innocente.

—D'abord et d'une... répondit-elle d'un petit air entendu, vous savez que chez nous, les parents ne donnent point de dot à leurs filles... Tout doit venir du mari. Qu'il soit brun ou blond, peu m'importe !... je le souhaite intelligent, vaillant, sachant aimer et se faire aimer, généreux, avant tout, très généreux, très sage... J'ai été élevée dans l'opulence, dans le même, dans le gâchis fastueux, jettant l'argent à pleines mains, le jettant par toutes les fenêtres. Il faut, vous m'entendez bien, que ce train de vie continue... qu'il ne fasse que croître et embellir. L'hymen — vieux style ! — apparaît dans mes rêves sous forme de toilettes ébouriffantes, d'équipage de gala, de bijoux princiers, de fêtes et de plaisirs féeriques... Ah ! quand on est mariée, c'est permis... Voilà mon idéal. Quel est le vôtre ?...

—Tout différent, répliqua-t-il, ainsi que vous l'aviez prévu, mademoiselle. Je ne suis pas le fils d'un nabab ; mon père, magistrat des plus honorables, ne m'a légué qu'une fortune moyenne à laquelle j'entends adjoindre les émoluments de ma profession.

—Ah ! oui, fit-elle presque dédaigneusement, vous êtes employé ?...

—Dans les eaux et forêts, oui, mademoiselle, ce qui me permet de vivre où je le préfère... dans la montagne ou dans les bois, en pleine nature. J'ai, d'ailleurs pour principe que tout homme doit se rendre utile et travailler pour son pays... Nous sommes des bourgeois.

—Pardon ! balbutia-t-elle, craignant de l'avoir blessé.

Mais lui, souriant et fier :

—Nous nous en faisons gloire, ajouta-t-il. Ma mère est une sainte femme, digne de tous les respects, n'ayant jamais conçu d'autre ambition que l'accomplissement de ses devoirs, se contentant de faire le bien, de donner le bon exemple. La maison n'est pas triste, au contraire, et les honnêtes plaisirs en ont toujours trouvé le chemin. J'y présenterai quelque jour une femme qui ressemble à mes sœurs, c'est-à-dire modeste et sensée comme elles... jolie, gaie, j'y tiens..., mais ne rêvant rien au-dessus de sa condition, en dehors de son ménage..., et sans autre orgueil que de rendre heureux le père de ses enfants.

—Ah ! oui, parut d'abord approuver Rosita, il y a encore ça, les enfants !...

Et comme un enfant elle-même, elle se mit à rire aux éclats.

V

On ne revint pas sur ce sujet. Ils s'étaient sentis trop loin de compte, et n'avaient pu se défendre, ni l'un ni l'autre, d'un certain froissement. Jacques évitait de trop regarder en dedans de lui-même. Rosita, qui n'admettait guère

la cure des vieux
malades couvrez la
tête avec le

Plastron de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

qu'on restât insensible au pouvoir de ses charmes, se montra plus coquette, parfois agressive, mais d'autant plus charmante. Il ne parut pas en faire la remarque et se raidit dans la stricte limite du rôle qu'il s'était tracé. Un frère aîné, rien de plus. Cette prudente réserve trompait tout le monde, hormis Léonce de Vaudreuil, qui l'observait avec une perspicacité plus amicale que jalouse. Il lui dit un jour :

— Prends garde ! Je t'en avais averti, tu joues avec le feu. Oh ! ne t'en défends pas, j'ai passé par là. "Experto crede Roberto," comme nous disions au collège. Tu deviens mélancolique, irritable, nerveux... tu souffres... tu te sens pincé, avoue-le donc avec moi.

— Mais non !... répondit Jacques. Ce n'est qu'une étude, je te le répète, et qui ne me passionne qu'à froid, indirectement... Quand je serai loin, dans trois jours, y penserai-je encore ?... Tu m'écriras plus tard ce qu'il en sera advenu, je serai curieux de le savoir, voilà tout... Je ne la reverrai probablement jamais. J'ai presque envie de ne plus la revoir avant mon départ...

Léonce hochait la tête d'un air incrédule.

— Tu vas chez elle de ce pas, dit-il.

Jacques se vit contraint d'en convenir, ou du moins à peu près.

— Je vais chez sa mère, répliqua-t-il. Elle m'a prié de lui amener le docteur Granvilliers... Mme d'Almería se croit plus gravement atteinte qu'on ne le soupçonne dans son entourage... Elle me l'a dit...

C'était vrai. La marquise, malgré son insouciance de créole, s'était engouée de

Jacques. Elle aussi sollicitait ses conseils. Elle avait tout vu, tout compris. Elle lui témoignait une sympathique gratitude de son influence salutaire de la maison. Il était l'ami de toute la famille, y compris le frère Sisto, qui, veille encore, lui avait serré la main d'une façon qui équivalait à un remerciement.

L'heure des adieux arriva. Rosita refusait d'y croire. C'eût été pour elle une défaite.

Il la trouva devant le piano, accompagnant la chanson de "Carmen" :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime !

Si je t'aime, prends garde à toi !

Elle s'interrompit, lui décochant une oeillette provocante.

— Ceci ne vous touche pas, monsieur Jacques. Vous êtes le seul qui ne soyez pas cru dans l'obligation de faire la cour. Vous n'êtes pas amoureux de moi...

Il ne lui répondit que par un regard mais empreint d'une telle amertume d'un si doux reproche, qu'elle se sentit émue, et sincèrement cette fois, jusqu'au fond du cœur.

La marquise entra avec le médecin pour sa seconde visite... Après la première, elle avait dit à Jacques :

— Cette femme est perdue !

Quelques mots s'échangèrent encore devant être les derniers... Rosita avait pâli.

— Vous penserez à nous quelque jour, dit la marquise.

— Je n'oublierai pas..., répondit-il simplement.

Et, pour éviter les périls de la séparation, qu'il appréhendait peut-être,

pour lui-même, il allait profiter de la sortie du docteur, afin d'opérer en même temps la sienne.

Elle d'Alméria se rapprocha vivement. Elle lui dit tout bas :

« Ne partez pas encore !... Je vous en prie... je le veux !... »

« Il le faut ! » répondit-il tristement, mais résolument.

« Sans paraître remarquer qu'elle baissait le front au baiser d'adieu, il lui prit la main cordialement, à l'anglaise.

Rosita s'était dit :

« Il reviendra ! »

Jacques ne revint pas.

« Il est parti, déclara Léonce, et, comme tous les autres, emportant le trait de la blessé. »

« Il eut un mouvement de dépit, presque de colère. »

« Oh ! pas pour toujours ! fit-elle. »

« Pour longtemps, du moins, répliqua-t-il. Il est remonté dans ses bois, sur sa montagne, et n'en ressortira qu'avec un nouveau congé... »

« Tu cours, alors !... un lâcheur ? »

« Elle se mordit les lèvres. Elle regarda autour d'elle comme pour y chercher la trace de Jacques ; et, sous l'impression d'un cher et douloureux souvenir, presque avec une larme dans les yeux : »

« Pauvre garçon ! murmura-t-elle. »

VI

« Les mois se sont écoulés. Nous sommes à la fin de juin. Toutes les hirondines mondaines ont repris leur vol

vers le Nord. Il ne reste plus à Nice que les indigènes et quelques retardataires étrangers, parmi lesquels la famille d'Alméria.

Plus de fêtes ! Plus de visites ! Plus d'adorateurs ! Rosita s'ennuie. Elle est parfois rêveuse. A quoi, ou plutôt à qui rêve-t-elle ?...

Une vague inquiétude plane sur la maison. La santé de la marquise ne s'est pas améliorée. De mauvaises nouvelles arrivent du Pérou. Sisto a fait un voyage à Paris ; il en est revenu préoccupé, presque sérieux. Il ne joue plus. Il semble attendre... Que se passe-t-il ? Que craint-on ?... Rosita ne veut pas le savoir, mais elle sent comme un pressentiment de malheur.

Le jour du départ de Léonce, qui a quitté Nice à son tour, elle lui a dit d'un air étrange :

« — Je n'admets pas qu'on puisse vivre sans une grande fortune... Si nous étions ruinés, je me tuerais. »

Peut-être Léonce l'a-t-il écrit à Jacques...

Une dernière lettre arrive de l'Amérique du Sud. Sisto et sa mère en ont seuls pris connaissance. D'autre part, une consultation de médecins vient d'avoir lieu. On ordonne à la malade une saison d'été à Saint-Martin-Lantosque, l'air des sapins et des Alpes.

Le départ est aussitôt résolu. Rosita, d'abord peu séduite par cette excursion, s'en montre à présent toute joyeuse, toute impatiente... Un vague espoir a surgi dans ses yeux.

On partit un matin, dès l'aurore.

Il le fallait : un parcours de 78 kilo-

Contre le croup donnez le **Baume Rhumal**.

mètres dans la même journée, avec les mêmes chevaux, ceux de la marquise d'Alméria. C'était Sisto lui-même qui conduisait, assis à côté du cocher portant la livrée de la maison. Dans l'intérieur du landau, transformé en berline de voyage, Rosita et sa mère. En face d'elles, une vieille mulâtresse nommée Namoun, d'un dévouement sans pareil à l'égard de ses chères maîtresses. On n'emmenait pas d'autres domestiques.

La route suit d'abord à plat la rive droite du Paillon, s'engage dans le val de Saint-André, remonte en pente douce jusqu'à Levens, insignifiante bourgade entourée de prairies et de cultures, et bientôt s'élève, par une corniche hardiment taillée dans le flanc de la montagne, jusqu'à mille mètres d'altitude au-dessus de la Vésubie, torrentueuse rivière dont les flots écumeants bondissent au fond de la vallée sonore avec de sourds grondements que répercutent les échos de la double muraille de granit encaissant les sinuosités de son cours.

Voici Duranus, un misérable hameau. Plus de végétation ! Rien que des roches grisâtres, les escarpements arides et dénudés... Le passage se resserre encore. Ce n'est plus qu'un étroit couloir surplombant à pic des abîmes où, parmi des quartiers de rocs, les eaux se précipitent avec un bruit de tonnerre. On a le vertige. On se sent à la merci d'un écart des chevaux.

L'un de ceux que conduisait Sisto butta contre une pierre et s'abattit. Il le releva vivement et poursuivit son chemin. La marquise avait eu peur.

- Ah ! dit-elle, prends garde ! Ce serait la mort !

--Baste ! murmura sa fille, que le danger l'enivrât, soit que le sastre dont elle n'avait que le pressentiment la rendit plus intrépide encore.

Sa mère, plus au courant de la situation, lui serra la main.

—Rien n'est désespéré, dit-elle.

Le frère retourna la tête. Il semblait avoir compris ce qui venait de se passer entre les deux femmes. Du haut du siège, il leur jeta ce mot à double entendre.

—Courage !

On atteignit le point culminant.

De nouvelles perspectives s'ouvrirent tout un océan de crêtes et de pics à formes déchiquetées, fantastiques. La route redescendit entre des tapis de verdure jusqu'au bord de la rivière. Au-dessus, sur un monticule, des maisons tassées, massées, échelonnées en pyramide. C'est Lantosque.

—Deux heures d'arrêt ! déclara Sisto. C'est ici que bêtes et gens déjeunent.

Il affectait une confiante gaieté, se forçant de la communiquer à ses chères compagnes de voyage.

Rosita s'y laissa prendre, mais non la marquise. Elle était brisée. Un verre d'eau de la Vésubie, renommée pour sa limpide fraîcheur, lui suffit. L'attente de Namoun, avec les coussins et les matelas, venait de lui dresser un lit de repos dans la voiture. Elle s'endormit encore, malgré le fracas du cours d'eau voisin, lorsqu'on se remit en marche.

Nouvelle montée ! descente nouvelle et pendant quelques heures ainsi, tantôt dans un bas-fond, tantôt sur une crête. Des courbes, des lacets, des paysages prestres, qui défilent et se renouvellent, disparaissent à quelque promontoir.

reparaître en élargissant leur ca-
Parfois, des échappées lointaines,
passage d'une gorge ; parfois, l'obs-
d'une grotte dont on ne distingue
l'issue. C'est toujours le couloir, mais
se rétrécit ou s'évase, comme pour
laisir des yeux. Magnifique et pitto-
que spectacle, qui semble ménager
effets. Le rideau s'ouvre enfin. Le
scène représente un vaste cirque en
carré, à l'enceinte mamelonnée, aux
murs tapissés d'herbes ou plutôt de
fleurs sombrant sous les châtaigniers,
plantés dans les intervalles. Voici,
épars çà et là parmi les vignes : Ro-
sitière, Belvédère, la Bollène, Ber-
mont. La région des sapins commen-
ce sera bientôt une forêt : la forêt
Salève.

Rosita devenait pensive.

— Des bois ! murmura-t-elle. Oh ! des
bois !

Cette exclamation, n'était-ce pas un
prétexte pour venir ?

Plus tard, très loin, de l'autre côté de
la Vésubie, qui serpente toujours en con-
caves de la route et que masquaient
à cet endroit des saules, une voix
comme s'éleva, jetant à l'écho ce re-
fain de "Carmen" :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime !

Si je t'aime, prends garde à toi !

Rosita se redressa tout à coup dans la
chambre, plongeant son regard vers la
fenêtre, cherchant à reconnaître
quelqu'un, ou du moins la voix.

Elle cessa tout à coup de se faire en-

tendre. On n'entrevit pas même le
chanteur, qui, sans doute, avait disparu
derrière quelque rempli de terrain.

Le paysage était redevenu désert et
silencieux.

Une dernière heure s'écoula. Les
chevaux galopaient vers un fond d'oa-
sis où bientôt apparut, à la base de la
montagne formant la perspective du dé-
cor, un gothique bourg, aux maisons éta-
gées en relief, aux toitures que surmon-
tait le clinquant de quelques dômes de
zinc : le soleil couchant les allumait
comme des phares.

En avant, à la jonction de la Vésubie
et du Borréon, qui forment la ceinture
du village, un pont de pierre en permet
l'accès. Sisto, le franchissant, s'écria :

— Nous sommes arrivés, voici Saint-
Martin-Lantosque !

Rosita se demandait encore :

— Qui donc a chanté derrière les sau-
les ?

VII

Un chalet, dépendant du meilleur hâ-
tel, avait été retenu pour la marquise.
On l'y servirait à part. Elle y pourrait
jouir d'un isolement relatif et d'un cal-
me absolu.

Tout était donc préparé pour recevoir
"la famille," comme on dit là-bas. Cha-
cun de ses membres, après un souper
succinct, se retira dans la chambre qui
lui était destinée. La fatigue de ce long
voyage n'avait épargné personne.

Rosita fut la dernière à se mettre au
lit.

Les Névralgies, Rhuma-
tisme Goutte, Sciatique,
et tout ce qui

L'Huile de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

L'animation du trajet, la nouveauté du paysage, toutes sortes d'impressions fiévreuses la tenaient éveillée. Elle s'assit sur le balcon, contemplant l'étendue qui se déroulait sous ses regards, et si différente de celle dont elle avait l'habitude. La veille, elle s'était endormie, bercée par le murmure de la Méditerranée, devant l'infini, l'azur et le scintillement des flots se confondant avec le ciel.

La lune, ce soir-là, brillait du même éclat, mais éclairait un tout autre océan, un océan de montagnes dont la ligne accidentée bornait l'horizon. Plus près, dans la perspective, des constructions rustiques, des arbres frémissant au souffle de ces régions élevées, tout un chaos de formes noires, inconnues, mystérieuses, se détachant comme des spectres dans le clair-obscur nocturne et qui déjà sollicitaient l'ardente curiosité de notre héroïne.

Elle résolut une première excursion dès le lendemain matin, ferma la fenêtre et, comme Namoun entraît pour prendre ses ordres, elle fit préparer le costume de touriste qu'elle avait emporté dans cette intention, un "complet" anglais, en cheviot "havane", dans le genre de ceux que la princesse de Galles a mis à la mode. Elle s'endormit enfin, mais non sans peine, au bruit impétueux du torrent qui semblait se précipiter au pied de la maison.

La brume matinale voilait encore les alentours lorsqu'elle se réveilla, plus tard peut-être qu'elle ne l'aurait voulu. Namoun accourut à son appel et l'habilla vivement. Déjà la fenêtre était ouverte.

—Ah ! dit la jeune fille, au moins l'on respire ici... Quel air vif et frais !

quelle sensation de bien-être !... On sent vivre ! Oh ! je veux marcher, courir, aller très loin, très haut, grimper dans ces sentiers de chèvres que je vois là-bas ! Vite ! vite !... et prévient Sisto ! Je compte sur lui pour m'accompagner...

—Mais, fit remarquer la mulâtresse, monsieur votre frère est reparti pour Nice....

—Reparti ! déjà ! Pourquoi ?...

—Dès l'aube, avec les chevaux et la voiture ; il nous rapportera demain tout ce qui manque encore ici...

—Comment !... sans m'en avoir pu venir... sans m'avoir embrassée... C'est étrange !...

—M. Sisto n'a pas voulu vous réveiller, chère maîtresse. Il m'a chargé de vous dire que Mme la marquise vous expliquerait ce brusque départ et... sont là, je crois, ses propres paroles, tout ce que vous avez refusé d'appréhender...

—Oh ! moins que jamais, se récria Rita. C'est peut-être mon dernier beau jour, et j'en profite. J'irai seule. Au revoir !...

—Y songez-vous, mademoiselle ? Dans un pays que vous ne connaissez pas ?

—Justement ! nous ferons connaissance. C'est ici la vie primitive, pastorale, on est tout près de Dieu qui vous garde, et ce que Dieu garde est bien gardé !

Vainement la bonne mulâtresse tenta de s'opposer à ce dessein téméraire.

—Ma mère ne sonne jamais avant midi, lui fut-il répondu.. Si j'étais e

ard, tu lui dirais que je suis à l'é-
 déjà notre intrépide ascension-
 armée de son "alpenstock" ou
 bâton de montagne, descendait
 pied léger l'escalier du chalet.

amoun, impuissante à la retenir,
 fut après elle en lui disant :

Prenez cette mante, qui vous ga-
 ranti de l'humidité du matin..

Elle s'agissait d'un capulet rouge rap-
 porté l'année précédente, d'une sta-
 dans les Pyrénées.

Elle sauta, pour aller plus vite, en lais-
 sissant sa tête impatiente. Elle sor-
 du jardin, et, résolument elle s'en-
 dans la principale rue du villa-

Il n'est en réalité qu'une ruelle é-
 bordée de hautes masures en
 sèche et dont les deux lignes
 parallèles, avançant par-ci, par-là,
 craquant de tomber soit du front,
 en arrière, ne soutiennent leur vé-
 branlante que par le miracle de
 cohésion, et rapprochent tellement,

certains endroits, leurs étages su-
 persurs, que, des trous informes qui
 la prétention d'y figurer les fenê-
 les voisins d'en face pourraient
 ment se donner la main. C'est
 c'est enfumé.. Des oppositions
 d'ombre et de lumière, des entrées béan-
 sur des couloirs dont on ne dis-
 pas la profondeur... des pans
 murailles inondés de soleil..

La chaussée en escalier, aux mar-

ches formées d'un cailloutis rocail-
 leux, offre en revanche cet avantage
 d'être toujours propre et comme lavée
 par le filet d'eau vive qui sautille au
 milieu, tout prêt à déborder après cha-
 que orage.

Fort heureusement, les élégantes pe-
 tites bottes de notre matinale prome-
 neuse étaient pourvues de fortes se-
 melles, qui permettaient de franchir
 sans broncher cette rampe de "casbah"
 comparables aux vieilles forteresses
 sarrasines du moyen âge. Et, réelle-
 ment, les Sarrasins ont passé par là.

N'était-ce pas un de leurs rejetons,
 ce paysan au visage basané, aux traits
 dur, au regard fauve, qui, vêtu de
 bure et de bandelettes rouges s'entre-
 croisant sur ses bas de laine, fumait
 gravement sa pipe, assis à la turque
 entre des fagots et les sacoches bal-
 lottant aux flancs de son mulet ? La
 femme suivait à pied, non moins sur-
 chargée que la bête, sur le pas de la-
 quelle se réglait le sien.

— Sont-elles donc heureuses de leur
 sort, ces misérables créatures que
 l'homme contraint à le servir ainsi !
 pensa la fille de la marquise, en se ran-
 geant au passage de ce premier grou-
 pe rencontré par elle, et qui descendait
 à quelque marché des environs.

Bien lui en prit, d'ailleurs, car le
 mulet ne dévia pas de son chemin. Il
 en fut de même plus haut. Les gens
 l'eussent bousculée sans crier gare.

Quant aux animaux, ils avaient du

son garantie des affec-
 tées incurables
 application des

Produits de Pin Parfumé

Produits Français
 couronnés par
 l'Académie française

moins cette prévenance de s'annoncer par le tintement des clochettes de cuivre suspendues à leur cou.

Rosita, cependant, montait toujours, laissant derrière elle les dernières maisons de Saint-Martin-Lantosque. La ruelle devenait un sentier, qui serpentait au bord de la Vésubie, plus torrentueuse que jamais : ses cascadelles bruyantes ruisselaient de la montagne sur une pente aussi escarpée que celle gravie sur la rive par notre héroïne.

Parfois le gravier se détachait sous ses pas, dégringolait le long du talus pour disparaître dans le remous des eaux furibondes.

Leur rejaillissement, leur écume, qu'enlevait le souffle du vent, fouettaient par instants son visage, et même la couvraient tout entière d'une fraîche aspersion de gouttelettes diamantées par quelque rayon; elle s'en abritait avec un rire jaloux sous les plis flottants de son capulet pyrénéen.

D'autre part, sur le versant accidenté, qu'elle escaladait d'un pas alerte, tantôt des quartiers de roc, tantôt des lambeaux de prés. Peu d'arbres. Et déjà le soleil commençait à échauffer le sol pierreux du chemin. Elle jetait un regard d'envie sur l'autre rive, où s'étendaient de verts pâturages, ombragés vers la hauteur de grands châtaigniers touffus.

Une marche vers la feuillée qui l'attirait. Des vaches, disséminées çà et là, relevaient la tête à son approche, et la regardaient d'un oeil étonné. Quelques-unes même la suivirent. Elle ne s'en inquiéta pas, et poursuivit

bravement son ascension. Un second troupeau venait à sa rencontre, et celui-là paraissait animé de dispositions moins hospitalières. Quelques sourds beuglements se firent entendre. N'était-ce pas une menace? Obliquant vers la gauche, où le passage semblait libre encore, elle courut vers la châtaigneraie; elle allait s'éteindre lorsqu'un bien plus formidable ennemi, le taureau, apparut et fondit sur elle, l'oeil flamboyant, tête basse et les cornes en arrêt.

La descendante de Pizzerre avait elle la bravoure et le sang-froid de son ancêtre. Elle avait assisté d'ailleurs à des courses de taureaux. Au lieu de s'enfuir, elle attendit. Lorsqu'il fut à quelques pas d'elle, agile et prompt, elle évita son atteinte par un saut de côté.

Puis, tandis que la bête, emporté par son élan, raidissait vainement ses jarrets sur la déclivité glissante de l'herbage, Rosita, rapide comme l'inspiration, bondit derrière les châtaigniers, à l'abri desquels elle trouva peut-être un rempart.

Il était temps. Déjà le taureau, rugissant et furieux, revenait à la charge.

Deux coups de fusil, tirés par une main invisible, le surprirent et l'arrêtèrent net, au moins pour un instant.

— Le capulet rouge ! criait une voix éloignée; mais jetez donc le capulet rouge !

Rosita, comprenant aussitôt, se pressa d'obéir. C'était la couleur écarlate de sa mante béarnaise qu'il

attiré, qui maintenant encore ir-
ait le taureau.

avait repris sa course, mais vers
étouffée déroulée par le vent com-
l'écharpe d'un "banderillo." Il la
gnait, il la déchirait, tandis que
gnait, il la déchirait, tandis que celle
venant de le lui abandonner, parve-
sur la hauteur, s'appuyait défaillan-
contre le tronc d'un arbre. Hors d'ha-
à bout de force et d'initiative, elle
relait, elle s'affaissait, cherchant
eux son libérateur.

ne l'entrevit, car sa vue se trou-
qu'à travers un voile.. Il cou-
droit au taureau.. Il lui jetait sur
cornes un épais manteau.. Il la
avait, il l'emportait de l'autre côté
ravine formant clôture.. Tout ce-
du reste, comme dans un songe,
était évanouie.

.. ..
quand elle reprit connaissance, elle
eut un jeune homme penché vers
et qui la regardait avec l'angoisse
de tendre sollicitude.
était Jacques.

VIII

le reconnaissant, elle eut un in-
de sourire et lui dit:

— Ah! je l'avais bien deviné!.. C'est
qui m'avez sauvé la vie au pé-
de la vôtre.

— N'exagérons rien, répliqua-t-il
à sa simple et bonne humeur habi-
le: il n'y a pas même eu péril pour
mal.. Mon fusil n'était chargé

qu'à petit plomb. Quant à l'encap-
chonnement, c'est une manoeuvre dé-
fensive à laquelle ont recours les en-
fants eux-mêmes.. Au demeurant,
plus de peur que de mal..

Rosita s'était relevée, le regardant
plus qu'elle ne l'écoutait.

— Vous ne mentez jamais, lui dit-
elle à brûle-pourpoint. Saviez-vous
que j'étais ici ?

— Je l'ignorais..

Puis, après un temps :

— Et vous ?.. demanda-t-il.

— Je m'en doutais, répondit-elle
avec la même franchise. Quand on a
recommandé à ma mère un séjour à
Saint-Martin-Lantosque, près des fo-
rêts, un souvenir, un vague espoir m'a
passé par l'esprit.. Hier soir, au mo-
ment d'arriver, certain refrain, celui
de la chanson de "Carmen" a frappé
mon oreille. Je me suis dit: "Il est
là". Je vous retrouve enfin comme
dans un roman d'aventures.. et, faut-
il l'avouer, ce hasard ne me déplaît
pas, tout au contraire.

Il s'inclinait. Elle ajouta, se ser-
vant de la dernière formule interroga-
tive qu'il avait employée à son égard.

— Et vous ?

— Moi de même, avoua-t-il avec une
pareille cordialité.

— Mais, reprit-il aussitôt, ne songeons
qu'à vous, mademoiselle. N'êtes-vous
point blessée ?.. Vous sentez-vous re-
mise ?..

des Plaies, Clous,

des Dartres, Eczémas,

et que

Le Baume de Pin Parfume

Produits Français

couronnés par

l'Académie française

— Parfaitement!.. et toute prête à continuer ma promenade...

— Seule?..

— Non! Pourquoi pas ensemble?

Il sourit, et, comme autrefois, tortillant sa moustache:

— Ne serait-il pas plus convenable, lui fit-il observer, de redescendre auprès de madame votre mère qui doit être inquiète?..

— J'ai pris mes mesures en conséquence, déclara-t-elle. La marquise ne se réveille pas avant midi. Quelle heure est-il?

— Neuf heures tout au plus.

Elle en tira cette conclusion spontanée:

— Donc, au moins trois heures devant nous.. En route!

Et, prévenant une nouvelle objection qui déjà se lisait sur le visage de son guide..

— En route! conclut-elle allègrement: je pars. Qui m'aime me suive!

Il la suivit, nous n'osons ajouter à regret.

Le chemin.-- était-ce un chemin? — tournait sous les châtaigniers. Jacques coupa quelques rameaux, les plus chargés de feuilles, afin d'en abriter plus loin la tête nue de sa compagne; on allait aborder une côte en plein soleil.

— Merci de cette ombrelle improvisée. lui dit-elle; j'avais oublié la mienne.

— Oh! ce n'est que pour un instant, fit-il; nous approchons d'un premier bouquet de bois.

Ce mot lui rappela le peu qu'elle savait de la profession de Jacques.

— Ah! oui, les bois... dit-elle; nous serons chez vous dans votre domaine.

— Dans mon cantonnement, rectifia-t-il d'un ton plus modeste. Je n'esquisse que garde général.

— Général! cela sonne bien.. Et l'uniforme vous sied à ravir. Je ne vous ai pas encore envisagé sous ce point de vue.. Voyons un peu..

Elle s'arrêtait essouffée d'ailleurs, et, s'appuyant sur son alpenstock, elle l'examinait de pied en cap.

Sous sa tunique de drap gros vert brodée d'argent au collet et sur les épaules, galonnée de même aux manches, le couteau de chasse au ceinturon, de hautes bottes remontant sur le pantalon collant, ses mains fines et nerveuses gantées de peau de daim, le képi de forestier crânement incliné sur l'oreille, Jacques avait un tout autre aspect que sous le vêtement civil dont la banalité nous fait ressembler à tout le monde.. Il était quelqu'un.

N'est-ce pas ici l'occasion de tracer son portrait?.. C'était un grand jeune homme de vingt-cinq ans, environ, d'une virilité sérieuse et fière. Les traits de son visage, bronzés par le soleil et le hâle, avaient une expression de droiture et d'énergie dont un sourire intelligent et doux tempérant la rigidité militaire. Le regard de ses yeux bruns tour à tour hardis et timide semblait embrasser, dévorer l'espace. Ils étaient de ceux-là qui ne se baissent devant une femme. Autre

ent. ils voyaient haut, juste et loin, toujours en face.

Les subordonnés devaient à la fois craindre et l'aimer, avoir toute confiance en lui, le seconder de cœur au premier commandement. En ce moment surtout, dans sa pose sans apprêt, bien que pleine d'élégance et de jeunesse, une main sur le canon de sa carabine, l'autre sur la hanche, on eût pris pour le roi des montagnes. Tel fut, du reste, le titre que lui donna sa compagne en se remettant en chemin.

Ils entraient sous bois. Ils caquetaient, celle-ci curieuse et s'étonnant, s'il eût choisi pareille carrière.

— Mais, répliqua-t-il avec un certain orgueil, on sort de l'École forestière de Nancy comme de l'École polytechnique. Nous sommes ingénieurs... Nous montons en grade comme dans l'armée..., nous avons nos sous-officiers, nos soldats.. Je ne suis encore que capitaine, mais, en attendant qu'ils me donnent des officiers, je contribue pour ma part au développement d'une des richesses de ce pays.. Je le sers..

— D'accord; mais comment pouvez-vous vivre en dehors des villes, dans cette solitude ?

— L'homme vraiment digne de ce grade, répliqua-t-il, ne se plaint jamais d'être seul avec la nature. Ne voyez-vous pas les merveilleux horizons qui vous entourent? Ne respirez-vous pas avec délices cet air vif et sain, ces aromes vivifiants, ces fluides épurés de toute hauteur aspirant au ciel? On se sent plus léger, on se sent meilleur. Sur

ce sol vierge encore du pas des foules, il semble que la création soit plus à vous, presque à vous seul.. Les grands espaces et les recoins ignorés, les rochers, les arbres, les plantes, tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, intéresse et devient un sujet d'étude.. Connaissez-vous la botanique, mademoiselle d'Alméria ?

— A peine quelques vagues notions, murmura-t-elle, humiliée de paraître inférieure à son guide, mais partageant l'enthousiasme qui l'animaient.

— Je le regrette, reprit-il, car, chemin faisant, je vous aurais nommé tout ce qui se rencontre sous nos pas, tout ce qui frappe nos regards, les minéraux comme les végétaux.. Je vous aurais décrit leurs variétés, leurs moeurs, leurs amours.

Elle releva ce dernier mot.

— Eh quoi! dit-elle, jusqu'à ces lichens, jusqu'à ces pierres!

— Oui, répliqua-t-il, entraîné par l'ardeur de sa thèse, tout vif et tout aimé ici-bas. C'est l'essence même des mondes, c'est la grande loi de la création !

Puis, craignant d'être allé trop loin:

— Jouissons au moins de l'ensemble et de l'harmonie des choses, conclut-il... Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au bord de la mer.. Admirons aujourd'hui la montagne et la forêt..

Ils pénétraient sous de hauts sapins. Dans les intervalles, à leurs pieds, des mousses, des fougères, des lianes grimpantes, toute l'exubérante végétation d'une forêt vierge.

— Oh ! c'est beau ! c'est sublime ! dit Rosita.

Et pour mieux traduire l'impression qui l'envahissait, elle eut recours à la musique de "Guillaume Tell." Au milieu du profond silence, elle chanta :

Sombres forêts, désert triste et sauvage,
Je vous préfère aux splendeurs d'un palais..

Mais, par un de ces retours mondains, qui étaient dans son caractère, reprenant tout à coup la parole :

— Eh bien ! oui, je conçois que vous trouvez un charme puissant à la vie que vous vous êtes faite. Je m'en rends compte par l'exaltation qui m'électrise. Oui, de tels spectacles élèvent la pensée, grandissent l'intelligence, inspirent de nobles sentiments l'été ; mais l'hiver ?

— C'est plus superbe encore. L'interrompt-il, avec des brouillards mouvants, des stalactites de glace... et quand les ramures des sapins, ploquant sous la neige..

Elle ne le laissa pas achever non plus.

— La neige ! s'écria-t-elle. N'est-ce pas de la neige que j'aperçois là-bas par cette échappée ?

— Mieux encore, répondit-il : nos Alpes-Maritimes ont aussi leurs glaciers. Nous n'en découvrons d'ici que les plus hautes aigrettes, et qui, tout à l'heure, vont redevenir invisibles..

— Pour les retrouver, pour embrasser d'un seul regard toute la chaîne, il faudrait monter jusqu'à ce premier

sommet.. Mais l'heure s'avance, mettez-moi de vous le rappeler, moiselle.., ce serait peut-être vous trop de fatigue..

— La fatigue ! se récria-t-elle, n'importe !.. Eh ! qu'importe ! je veux monter ! je veux voir !.. Allons !..

Elle était charmante ainsi, les yeux brillants de plaisir, le teint coloré, la marche, la taille redressée, l'air trépidé et les pieds alertes.

Jacques n'eut pas le courage de résister. Il était trop heureux de la suivre et de la posséder encore, seule à lui, comme sa forêt, comme sa montagne.

Ils allèrent donc, entraînés et yeux, marchant comme à l'assaut, devenus enfants l'un et l'autre, de l'heureux effet des courses alpestres.

Il en est un autre, l'appétit, dont l'absence fit l'aveu.

— Vous savez, dit-elle en arrivant, j'ai une faim de loup.

— Bravo ! répliqua-t-il, en lui désignant un kiosque rustique, et tout loin, à travers le feuillage, une cabane d'où s'élevait une fumée, bravo ! Nous avons de quoi vous satisfaire, et vous n'attendrez pas..

Il portait à ses lèvres un sifflet dont l'appel fit aussitôt apparaître le garde du poste.

— A déjeuner ! lui demanda son neveu, faites pour le mieux, bricolez, faites vite !..

Puis, offrant un siège à son invité, — Cinq minutes de repos, lui dit-il, de patience.. en contemplant le pa-

na. Mademoiselle sera bientôt ser-

IX

Se étaient au bord même de l'escar-

ment du plateau, elle assise sur l'es-

seau d'écorce, lui debout et mon-

ant l'immeuse panorama qui, par-

dessus les cimes avoisinantes, se dé-

voilait à leurs yeux.

C'est presque aussi beau qu'au som-

met du Righi. N'est-ce pas une autre

vue!.. Au loin, les plans successifs

de la chaîne des Alpes ondulent com-

me de gigantesques vagues. Les plus

lointaines, complétant l'analogie, sem-

blaient avoir aussi leur écume. Ce sont

les neiges éternelles, des glaciers. Le

ciel au delà de son zénith, y reflé-

te déjà toutes les couleurs du pris-

aux pieds de nos deux contempla-

teurs, comme à vol d'oiseau, s'éta-

ient les rampes vertes qu'ils

avaient gravies tout à l'heure, les ma-

ris et les ruelles de Saint-Martin-

antique, les chalets de plaisance é-

parpillés aux alentours. A droite, le

crémone. à gauche, la Vésubie, tous

deux déchainés et se confondant

en bas en un seul et même torrent

et les eaux tumultueuses se per-

daient en pittoresques zigzags dans les

profondeurs de la vallée.

Plus haut, sur tout le périmètre de

l'amphithéâtre que nous avons précé-

demment décrit, des châtaigneraies,

des sapinières, des aiguilles de granit,

des crêtes dentelées, déchiquetées...

des promontoires rocheux, contre les-

quels se précipitent tantôt des dégrin-

golades de verdure, tantôt de sablon-

neuses crevasses pareilles à des lits

d'avalanches.

A l'extrémité d'un pic triangulaire

commandant le défilé, un village, une

chapelle dont la flèche, qui semble être

la pointe du pic lui-même, s'élançait en

plein ciel.

— C'est Venauzon, dit Jacques, une

ancienne commanderie des Templiers.

Il nomma d'autres sites, il les dési-

gnait tour à tour, ceux-ci plongés dans

une ombre bleuâtre, ceux-là resplen-

dissant d'une éclatante lumière. Ja-

mais plus beau soleil n'avait éclairé

plus magique tableau.

Rosita ne répondait pas, elle admi-

rait en silence; mais, comme pour

mieux remercier son compagnon de la

sublime fête qu'elle lui devait, elle

avait saisi sa main, inconsciemment

peut-être, et parfois même elle en res-

serrait l'étreinte. Il ne s'en dégageait

pas.

Le plus ému, le plus heureux des

deux, c'était lui.

Ils furent réveillés de cette extase

par la voix du garde leur annonçant

qu'on pouvait se mettre à table.

— A table donc! à table! s'écriè-

rent-ils à la fois en se retournant vers

le kiosque.

C'était un simple toit de chaume po-

sé sur quatre pieux à peine équarris.

Dans les intervalles, des nattes de ro-

seaux, ouvertes sur la perspective, re-

fermées du côté de la maison fores-

tière.

Ils allaient être complètement isolés, n'ayant en tiers que l'infini.

Déjà le brigadier se retirait discrètement, après avoir garni la table du premier service.

— Nous avons de la chance ! dit Jacques en faisant asseoir Rosita. Mon collègue italien — car nous sommes à deux pas de la frontière — m'avait précisément adressé quelques produits de sa dernière chasse, encore permise en Piémont. Je vous offrirai donc une tranche de ce cuissot de chamois.

Tandis qu'il se mettait en devoir de le découper, elle fredonna, tout en dépliant sa serviette, ce duettino de "Giroflé-Girofla." :

En tête-à-tête
Faire la dinette,
N'être que tous les deux,
Est-il rien de mieux ?

En toute autre conjoncture, une réminiscence d'opérette eut rappelé à Jacques l'autorité de sa moustache. Mais il ne songeait plus guère à son rôle de mentor. Il se contentait de remplir les fonctions d'écuyer tranchant; il servait Rosita.

— Par exemple, lui dit-il, nous n'aurons que du pain bis.

— J'en raffole ! répondit-elle en y mordant à belles dents.

— Mais, ajouta-t-il en faisant sauter le bouchon d'une bouteille, mais je vois avec plaisir qu'il me restait encore du vin blanc mousseux d'Asti.

— Vivat ! c'est presque du champagne ! s'écria-t-elle en vidant d'un trait le verre qu'il avait rempli.

Le chamois fut trouvé délicieux. Elle en redemanda, comme aussi des champignons alpestres qui lui succédèrent.

— Ménagez-vous, lui dit-il; nous avons un second service.. et le voici.

Il se composait de grives rôties, de pâté de foie gras, accompagnés de ces salades aromatiques qui, dans le comté de Nice, s'appelle la salade des capucins.

— Quel menu ! fit la gracieuse fille. —

— Quel dessert !

Le brigadier venait de servir un gâteau à la crème, des amandes fraîches et des fraises des bois.

Le tout parfumé, savoureux, exquis.

Un second bouchon de "mousseux" sauta jusqu'au toit du kiosque, à partir duquel la dinette s'acheva plus gaiement.

— Je commence à moins vous plaindre, messieurs les forestiers, décidément la jeune fille, si vous n'avez pas de pareils en-cas dans la montagne. Je ne ferai pas moins honneur au service qu'au repas... Je vous en avertis, prévenu, une faim de loup !.. Et à l'avenant !.. Versez ! versez encore !

Rien de charmant, rien d'amusant, comme une jeune et jolie femme avec un franc appétit... appétit de manger, appétit de boire... appétit de coqueter et de rire. Rosita, cet après-midi-là surtout, avait de l'esprit à revendre.. et elle faisait de belles appréciations, des répliques, un peu de train, des gaietés, voire des tendresses adorables !..

Notre pauvre Jacques en oubliant

ses résolutions, toute sa sages-

Ah ! s'écria-t-il, jamais je ne me senti le coeur aussi joyeux !

Et moi donc ! dit-elle. Quelle journée !.. une de celles qui ne valent pas finir..

Hélas ! elle s'avance, déclara-t-il le constatant à sa montre.. Près de six heures.. N'oublions pas madame et sa mère..

Eh ! fit-elle en redevenant pour un instant la Rosita d'autrefois, ma mère inquiète guère de sa fille. Je ne m'inquiète que de moi... Une Américainne vous le savez.. On ne nous tient pas en laisse comme les jeunes Françaises.. D'ailleurs, il y a comme un danger en ce moment sur notre prospective.. Ne m'interrogez pas.. Laissez-moi plutôt m'étourdir dans l'oubli ! Je puis peut-être de mon reste...

Il l'interrompait en vain, prétextant un long trajet du retour, déjà s'apprêtant à partir.

Eh bien ! soit ! y consentit-elle en nous causerons en marchant sous les embrages.

Alie ! aïe ! fit-elle, les jambes !..

.. je me sens fatiguée.. c'est drôle, peut-être aussi le vin d'Asti..

Il riait, plus gentille et plus séduisante encore.

Il y avait un lit de repos dans le wagon, Jacques s'empressa d'y jeter sa couverture de voyage.

Etendez-vous un peu sur ce sofa de campagne.. Quelques minutes de repos vous remettront. Si le sommeil vient, laissez-le venir.. J'ai

quelques ordres à donner, un rapport à recevoir. Je ne m'éloigne pas. A votre premier appel, j'accourrai. Nous regagnerons au plus court le temps perdu. Nous n'avons plus à monter, rien qu'à descendre, et plus tard il fera moins chaud. Je pourrais au besoin mettre à votre disposition des porteurs.

— Non pas !.. répondit-elle: avec vous, rien qu'avec vous.. J'ai confiance.. Vous avez raison, un peu de repos me regaillardira.. Bonsoir !..

A bientôt.. Je dors..

X

Une heure s'écoula.. Pas le moindre appel.. Jacques attendit encore, et, n'entendant rien toujours, il se permit enfin d'entrer sans bruit dans le kiosque.

Rosita dormait, les cheveux demi-dénoués sur l'épaule, des rougeurs de cerise sur la joue, sa petite bouche rose épanouie comme une fleur..

Jacques s'était arrêté, savourant des yeux cet attrayant tableau qu'un peintre eût intitulé : l'Innocence endormie.

Elle rouvrit tout à coup les yeux, l'aperçut.

— Vous étiez là, lui dit-elle, indiscret !.. Ah ! si j'étais Diane, vous mériteriez le sort d'Actéon !..

— Excusez-moi ! balbutia-t-il.. Encore plus empourpré qu'elle-même... Mais voici le soleil qui décline.. A peine nous reste-t-il le temps d'être de retour avant la nuit.

— Un instant, conclut-elle, et je suis à vous.

Il alla l'attendre au dehors. Elle ne tarda pas à le rejoindre, tout à fait composée, plus alerte qu'au départ, ayant sur le visage et sur toute sa personne le charme et la fraîcheur du réveil.

Ils repartirent ainsi, s'engageant de nouveau sous les grands sapins. A travers leur ramure, qui commençait à s'assombrir, le soleil couchant dardait ses dernières flèches d'or. Un tapis de mousse et de fines aiguilles rousses s'étendait sous leurs pieds. Autour d'eux la solitude un profond silence, à peine égayé par quelques chants d'oiseaux. Sous les futaies touffues, des transparences violacées ; dans le clair-rières, des éblouissements soudains qui les plongeaient tous les deux au passage dans un même bain de lumière.

En dépit de la réserve dont il s'imposait le frein, Jacques se laissait aller au doux entraînement de l'allègre familiarité qui les rapprochait insensiblement. Il ne quittait plus des yeux sa compagne. Elle le regardait souvent.., trop souvent pour qu'il restât maître de lui.. En certain endroit du chemin qui devenait plus difficile elle s'appuya sur son bras. A ce contact, il tressaillit, il pâlit.

Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur. C'était un honnête homme, mais ce n'était pas un saint. Il avait vingt-cinq ans. Cet amour qu'il avait, lui, qu'il repoussait encore tout à l'heure, embrasait maintenant tout son être. Ne se communiquait-

il pas à celle qui l'inspirait, qui l'aimait, imprudente et folle, ignorante du danger qu'elle courait, mais jouissant avec ce danger qu'elle courait, comme l'enfant avec ce danger comme l'enfant avec le couteau qui le blessera tout à l'heure ? Elle aimait peut-être aussi ! Elle était femme et, sans s'en rendre compte, elle en voulait à Jacques de l'avoir trop respectée, d'être si froid et si mégné à la dernière heure de cette journée d'enivrement, de ne pas braver l'inconnu, comme elle l'affrontait elle-même.. Ses regards, ses sourires, sa voix, ses impatiences, tout ensemble semblait dire : " Mais nous ne sommes plus sur la terre ; ouvrons nos ailes "

Le chemin se trouva tout à coup barré par un torrent bondissant parmi les pierres. Comment franchir cet obstacle ? Comment traverser ce gué ?

— Portez-moi ! lui dit-elle en offrant sa taille flexible au transbordement que sollicitaient ses yeux.

C'était presque un défi. Jacques avait été ridicule en s'y dérobant.

Il la souleva comme une plume chargée de ce précieux fardeau qu'il appuyait doucement contre sa poitrine et entra dans le remous des eaux. Au chant du pied les roches plates émergeaient de leur cours. Rosita, sans un certain frisson, se renversa l'arrière, sous l'étreinte plus réservée de Jacques, les yeux dans les yeux, l'enferme rageant, lui disant :

— Paul et Virginie !... Ne me laissez pas tomber, Paul...

Il ne voyait plus qu'elle et trébanchait contre un caillou...

Elle eut peur et lui jeta ses deux bras
 pour du cou. Dans ce même mouve-
 ment, tout en reprenant sa marche, il
 régnit de plus près, l'enleva plus
 haut. Leurs visages s'étaient rapprochés,
 leurs lèvres se rencontrèrent.

Un baiser ! baiser rapide, presque in-
 volontaire, sous lequel se pâma la jeune
 fille, délicieusement surprise.

Lui bondissait en même temps vers
 l'autre rive. Il y tomba sur un genou,
 reposant dans l'herbe la jeune fille toute
 effruse, mais se redressant aussitôt :

— Pardonnez ! oubliez, balbutia-t-il
 sa voix éperdue. J'étais fou ! Je rê-
 vais. Je me réveille...

XI

Le sifflet d'argent retentit pour la
 troisième fois. Une sorte de bûcheron,
 un Sarde que Français, sortit d'une
 clairière entrevue parmi les arbres, et s'a-
 vança timidement, presque humblement
 à la rencontre du garde général.

— Beppo, lui demanda-t-il, le fauteuil
 est-il là ?

La réponse fut affirmative.

— Mais, ajouta le forestier, je suis
 allé...

— Je te seconderai, répondit le chef.

Et par un excès de délicatesse, il l'ac-
 compagna dans sa retraite.

Rosita, demeurée seule, s'était à peine
 remise de son trouble lorsque Jacques
 apparut, ayant sur une épaule deux longs
 bâtonnets qui s'adaptaient, selon l'usa-
 ge, aux crampons du siège adopté par
 Beppo. C'était un de ces fauteuils en
 bois munis d'un marche-pied, matelas-
 sés d'un coussin comme on en voit cir-

culer en Suisse et dans tous les autres
 pays d'excursions montagnardes.

Calme, rasséréné, courtois, il invita
 du geste la jeune fille à s'y asseoir.

— Qui me portera ? fit-elle.

— Cet homme et moi, répondit-il ; nous
 serons deux...

Et non sans un douloureux sourire, il
 ajouta :

— Cela vaudra mieux ainsi, n'est-il pas
 vrai ?... Il le faut... D'ailleurs le
 temps presse, voici la nuit...

Déjà Beppo, la bricole sur le cou, s'at-
 tela au brancard de devant. Jacques
 agit de même en arrière. Rosita com-
 prenant qu'après ce qui s'était passé, le
 tête-à-tête n'était plus possible, Rosita
 prit place dans le fauteuil, et ses deux
 porteurs, la soulevant avec accord, se mi-
 rent en chemin d'un pas égal et régulier.

Ils allaient, ils descendaient rapide-
 ment. Jacques ne parlait pas, Rosita
 n'osait plus même le regarder. Ils ne
 regardaient l'un et l'autre qu'en eux-
 mêmes : ils n'écoutaient que les batte-
 ments de leur cœur, où vibraient encore
 l'écho de la révélation qui les effrayait
 et les charmait en même temps tous les
 deux.

Cependant, au bout d'une demi-heure,
 la respiration haletante de Beppo parut
 réclamer un temps d'arrêt.

— Halte ! lui commanda Jacques.

On arrivait sur une sorte de falaise
 gazonnée, dominant à pic un gouffre
 béant. Dans ses profondeurs invisibles,
 le fracas des eaux. En face, un dernier
 panorama qu'embrasait le soleil cou-
 chant... Dans les espaces qu'il n'éclairait
 plus, de grandes ombres passaient

du grisâtre au noir. Partout ailleurs, sur les rampes comme sur les cimes, ces tons roses qui sont le dernier adieu du jour aux montagnes. A l'occident, où s'abîmait un globe de feu, des lueurs de fournaise.

Plus haut, plus loin, toute une gamme de nuances décroissantes, des clartés, des transparences de rubis, d'améthystes, de saphirs, de topazes, jusqu'à des blancheurs de nacre et d'opale. Dans l'azur enfin, quelques légers flocons de nuages comparables à des envolées de colombes, quelques premiers scintillements d'étoiles.

Rosita avait été déposée dans une dépression de terrain s'arrondissant en forme de baie ou plutôt de loge théâtrale, vis-à-vis de ce merveilleux spectacle qui, le calme et la fraîcheur aidant, rassérénait sa pensée.

Jacques restait en arrière, à l'écart. Il causait en patois avec Beppo qui, s'adossant contre une roche et les bras croisés sur la poitrine, regardait le précipice avec une étrange fixité, comme avec la sombre et farouche expression d'un remords.

Elle finit par le remarquer.

--Qu'y a-t-il donc ? murmura-t-elle.

La voix de Jacques, qui s'était rapproché, lui répondit :

--Un cruel souvenir ! C'est ici, dans cette combe, surnommée depuis lors "la Combe du Crime", que s'est accompli le drame dont on vous parlera sans doute à Saint-Martin-Lantosque.

--Quel drame ? quel crime ?

--Ce malheureux, rude et sauvage en tout, même dans ses amours, s'était passionnément épris d'une chevière appe-

lée Réparate, un nom du pays, une fille, légère et coquette, excitait sa passion, mais sans la partager. Il était fou, elle bravait sa jalousie, son égoïsme. Un soir, pour leur malheur tous deux, ils se rencontrèrent une fois dans ce même endroit où nous sommes. Que se passa-t-il ? Dieu le sait. Beppo s'exaspéra jusqu'à la mort. Dans un transport furieux, il se rua sur l'imprudente qui le raillait encore, et précipita dans le gouffre...

--Il l'a tuée !...

--Oui !... Tomber de là, c'est la mort. Beppo se dénonça lui-même, avouant l'acte qu'il croyait devoir punir. Les juges l'acquittèrent... Dieu lui pardonne, car il ne fut coupable que d'un emportement involontaire, d'une terrible fatalité. Notre administration, qui il faisait partie, le congédia. Je le quittai mon service particulier... Il faut être indulgent pour ceux qui souffrent... Adieu ! Beppo, nous avons repris habituellement en route !

Dix minutes plus tard, dans la brume crépusculaire, on atteignit les premières maisons du village.

Une ombre inquiète remontait le sentier.

C'était Namoun à la recherche de sa jeune maîtresse.

Jacques la reconnut et donna le signal d'arrêt.

Rosita, en traçant pied à terre, jetait un regard de reconnaissance à Beppo.

--Merci, monsieur Jacques ! au revoir !

Il s'inclina sans autrement répondre et disparut dans la nuit.

XII

Jacques était mécontent de lui-même. Pendant ravi, heureux comme il ne reconnaît pas qu'on pût l'être.

Le sang généreux de la vingtième année coulait dans ses veines et lui montait au cerveau.

Allégé du poids de son corps, tout aux vibrations de l'âme, il se sentait un immense besoin de marcher au hasard. Dans la solitude et dans la nuit, parlant aux arbres, au silence, au ciel... Sentant le front si haut qu'il croyait toucher aux étoiles.

Les heures se passèrent dans cet entêtement ! Vers l'aube, une même pensée se fit dans son esprit. Qu'adviendrait de cet amour ?... Mlle d'Alméria trop riche pour qu'il osât prétendre à cette alliance, et surtout trop mondaine pour que sa mère à lui l'acceptât comme la soeur de ses filles. Une première fois il l'avait fuie ; fallait-il donc l'enfermer encore... ne plus la revoir, l'oublier... Oh ! maintenant, c'était impossible !

Dans l'empire de cette affligeante réflexion, il s'arrêta, irrésolu, plein d'appétitions, d'autant plus désespéré qu'il n'était permis plus d'espérer. Un des sentiers qu'il avait dans la montagne se trouvait là. Il s'y réfugia machinalement et comme pour se soustraire aux angoissantes réflexions qui l'envahissaient, il se jeta tout habillé sur une couche de fougères ; il s'endormit, pressentant déjà qu'il ne pouvait être heureux en terre.

Les lendemains d'ivresse sont passés. Jacques se réveilla tardivement

sous l'influence d'une lassitude physique et morale. Qu'allait-il faire ?... Il hésitait... Ses premiers pas le portèrent vers Saint-Martin... Non... il éviterait, il retarderait au moins la première rencontre... Ses fonctions, d'ailleurs, l'appelaient à Lantosque. Il y descendit par un long détour. Le garde-brigadier de la section l'attendait à l'auberge. Comme il écoutait son rapport d'une oreille distraite, il vit passer sous la fenêtre Sisto, qu'il reconnut et qui revenait de Nice à cheval. Pourquoi pas avec le landau de l'avant-veille ?

C'était une raison de plus pour ne pas retourner, dès ce même jour, à Saint-Martin... M. le garde général coucha donc à Lantosque, régla le lendemain d'autres fonctionnaires et repartit vers midi, ne voulant arriver que le soir.

Il montait à pied, lent et pensif, lorsque le bruit saccadé d'un pas de cheval lui fit relever la tête. Au détour de la route, il aperçut le cavalier.

C'était Sisto, qui, le reconnaissant à son tour, arrêta brusquement sa monture, mit pied à terre et vint droit à lui.

Les deux jeunes gens se saluèrent. Une conversation s'engagea.

— Monsieur Leconte, dit le frère de Rosita, je suis heureux de vous rencontrer seul à seul... Vous plairait-il que nous nous asseyons ensemble sous le bouquet de caroubiers ?... Personne ne pourra nous entendre...

Le ton de cet exorde éloignait toute idée de reproche ou de provocation : Sisto paraissait triste, mais cordial, presque reconnaissant.

— Ma mère et moi, dit-il, nous avons su

apprécier votre heureuse influence sur le caractère de Rosita...

—Vous avez été pour elle ce que j'aurais dû être... Elle est devenue plus raisonnable, grâce à vos conseils, et traversera d'un cœur plus raffermi l'épreuve qui nous menace.

—Quelle épreuve ?

—Ignorez-vous que le Chili vient de déclarer la guerre au Pérou?... Les mines d'où provenait notre fortune sont situées sur la limite des deux territoires. Elles viennent d'être envahies : c'est pour nous la ruine...

A cette révélation, le visage de Jacques exprima la surprise, une surprise mêlée de joie. Cette pensée, tout à la fois égoïste et généreuse, avait jailli dans son esprit : "Je suis peut-être à présent plus riche qu'elle."

—Une ruine momentanée, je l'espère, reprit Sisto... Mon père me rappelle et je vais combattre à ses côtés... Quand il le faut, tout le monde chez nous est soldat... Le salut de la patrie, notre honneur l'exigent. Mais qui saurait prévoir les hasards de la guerre ? Si le marquis d'Almería succombait, si ce même sort m'était réservé, ma mère et ma sœur resteraient seules.

—Seules ! non pas ! interrompit Jacques. Je suis là... Je vous remplacerai auprès d'elles...

La main de Sisto alla trouver celle de Jacques.

—Merci, lui dit-il : je vous avais bien jugé... Mais permettez que j'achève. Notre situation ne doit plus avoir de secrets pour vous...

Puis, après un temps, non sans un effort qui coûtait à sa fierté :

—Des sommes importantes nous avaient fréquemment de là-bas, à cette recommandation d'en consacrer une partie à l'achat de rentes françaises... Nous n'avons pas compris la gesse de cette prévoyance. Nous avons tout gaspillé... Je m'accuse en ce qui me concerne... Oui, j'en ai honte. Mais enfin le mal est fait... Mon père n'apprendra la vérité que de ma bouche... Il m'attend... Je pars... Pour subvenir aux frais de ce voyage pour laisser à celles que je quitte ces ressources temporaires, j'ai fait argent de tout, j'ai tout vendu. Cette vente a produit que vingt mille francs. J'en ai porté le quart... Une fois là-bas, n'aurai plus besoin que d'un fusil, d'une épée... Mais elles, ces deux pauvres femmes, habituées au luxe sans être étrangères à la vie européenne, à une idée d'ordre et d'économie, que deviendront-elles, et combien dureront les ressources ? On les exploitera... Elles ne savent pas... Promettez-moi de les éclairer, de les défendre contre les autres et surtout contre elles-mêmes...

—Je vous le promets !... répondit Jacques, gagné par l'émotion de Sisto. Celui-ci continua :

—Et si la guerre se prolongeait ! pendant des mois, des années, nous pouvions plus rien pour elles ! Mais songeons plus qu'au présent... Ce qui m'inquiète et m'alarme, c'est l'état de santé de ma mère, que j'abandonne deux pas de la tombe, que je ne reverrai peut-être plus. Notre désastre mon départ l'ont plongé dans un assoupissement profond. Elle est à cette heure sans initiative, sans force, sans app

— Ça lui reste, me direz-vous... Rosita mourante encore davantage... Elle a la confirmation de notre ruine comme un arrêt de mort. Les folles dépenses, la chasse et les plaisirs qu'elle donne, c'est-ce pas son élément, sa vie ? Je ne sais souvenu qu'elle disait autrefois : "Je ne survivrais pas à l'adversité !"

Jacques frissonna. Il se rappelait une nuit de Léonce, où ces mêmes paroles, prononcées des lèvres de Rosita, se trouvaient écrites. Il la connaissait mieux que Sisto, il la savait capable de tous les excès, de tous les moments du désespoir.

— Partez sans crainte, répondit-il : je serai sur elle et sur sa mère... Ce que vous feriez, je le ferai. Je serai le père, je serai le fils ; comptez sur moi ! Les deux jeunes gens s'embrassèrent. Ce n'était point une vaine promesse que Jacques avait de recevoir Sisto. Il le sentit à l'annonce de Jacques, il le lut sur son visage, et le cœur tranquillisé, l'esprit confiant en l'avenir, il ne tarda pas à monter à cheval en disant :

— Espérons que ce ne sera qu'une épreuve. Notre cause triomphera. Notre honneur personnel sera reconquis, je le verrai bientôt. Ne nous disons pas "adieu", mais "au revoir" !

XIII

— Sisto n'était éloigné, redescendant vers la ville, et Jacques remontait vers Saint-Lantosque, mais sans hésitation, résolu et d'un pas résolu.

— Il avait un devoir à remplir envers son père dont la garde lui était confiée. Il ne la quitterait plus ! L'amour, ce serait du dévouement, de

l'abnégation. Rien pour lui, tout pour elle...

Sept heures sonnaient à l'horloge de la mairie quand il arriva sur la place. Le chalet occupé par la marquise d'Aliméria n'en était pas éloigné. Il y allait tout droit... Mais à l'approche de l'enclos, un sentiment de discrétion ralentit sa marche.

— N'était-il pas trop tard ce jour-là ?... Ne valait-il pas mieux attendre au lendemain ?

Comme il se retournait, indécis, il aperçut Namoun qui traversait la place en courant. Elle sortait d'une pharmacie, elle avait des fioles, une ordonnance... Son noir visage exprimait l'angoisse. Jacques l'attendit au passage et l'interrogea... Qui donc est malade ?

— Mes deux maîtresses ! répondit-elle. Ne savez-vous donc pas que M. Sisto vient de partir ?

— Oui, je le sais. Ensuite ?...

— Mme la marquise était désespérée. Son malheur l'avait rendue quasi folle... Elle en accusait tout le monde, même moi, surtout sa fille... Des reproches... Une scène... une crise. J'ai dû courir chez le pharmacien, chez le médecin... On attend mon retour... Pardon !

Ces explications données à la hâte démontraient à Jacques que ce n'était ni l'heure, ni le jour d'une visite... Il écrivit au crayon sur une de ses cartes : "J'ai rencontré Sisto, qui m'a tout appris... Courage !" La mulâtresse promit de la remettre à "mademoiselle" et reprit sa course vers le chalet.

M. le garde général rentra chez lui. Il se trouvait en retard de deux courriers. Les lettres dont il prit connaissance né-

cessitèrent quelques réponses. Il soupa sans trop d'appétit, fuma son cigare en rêvant... A quoi ? ou plutôt à qui ?... Nous n'avons pas besoin de le dire... Il faisait nuit depuis longtemps lorsque Beppo, étonné sans doute qu'on ne l'appelât pas, apporta la lampe. Jacques voulut lire des journaux, feuilletter des livres... Rien ne put distraire sa pensée. Une vague inquiétude l'absorbait tout entier. Il essaya de dormir... Impossible !... Minuit, une heure et la demie d'ensuite avaient sonné...

Il se rhabilla, il sortit, il marcha au hasard par la ville silencieuse et muette. On devine où ses pas devaient enfin le conduire.

Le chalet, plongé dans l'ombre des grands arbres qui l'abritaient, pendant le jour, des rayons du soleil, en ce moment des clartés de la lune, le chalet semblait avoir repris son calme habituel... Aucun mouvement... aucun bruit... Mais, sur la façade, deux fenêtres éclairées : à droite faiblement, comme par une veilleuse... ce devait être la chambre de la malade : à gauche, une lumière plus vive, celle d'une lampe ou de plusieurs bougies... Qui donc veillait encore à cette heure avancée de la nuit ? "Rosita", murmura Jacques.

Comme afin de ne laisser aucun doute à cet égard, la fenêtre s'ouvrit, la jeune fille s'avança sur le balcon.

Jacques n'était qu'à quelques pas de là. Un massif de verdure le rendait invisible. Rosita ne se cachait pas, elle, et la lune, surgissant des hautes branches, l'inonda tout à coup d'une sorte d'effluve électrique, où se découpait sa svelte et gracieuse silhouette. Elle regarda le

ciel, et son adorable visage en reçut comme une auréole. Elle était vêtue d'un long peignoir blanc... Marguerite l'acte du jardin.

Il admirait d'en bas, immobile et nant son souffle. Elle resta quelques minutes ainsi, se croyant seule avec les étoiles qui déjà passaient à l'apprendu matin. Elle eut froid sans doute. Elle rentra, laissant derrière elle la nôtre entr'ouverte. Encore sous le charme de cette féerique apparition, Jacques ne tarda pas à se dire :

— Pourquoi donc veille-t-elle ainsi ? Elle n'éteint pas sa lumière... Que fait-elle ?... Que médite-t-elle ?... Quel est son projet ?... Oh ! je dois, je veux savoir... je le saurai...

Un de ces instincts, une de ces divinations que stimule l'amour, l'attira jusqu'au-dessous du balcon, couvrait toute la façade, et d'où l'on descendait en arrière par un escalier latéral.

Il monta sans bruit, s'approcha de la fenêtre et, rampant, regarda l'entrebâillement des rideaux. Elle était assise devant une table où brûlaient deux bougies. Elle achevait d'écrire une lettre... une longue lettre qu'elle relisait avec attention. Elle y ajouta quelques mots en post-scriptum... Elle la cacheta sous enveloppe, y mit l'adresse d'une façon apparente. Après quoi, les couverts sur la table, elle s'enfonça le visage dans ses deux mains qui, glissant sur le front, se rejoignirent en avant comme pour une prière.

Trois heures du matin sonnèrent de l'éloignement.

Elle se redressa, prit dans son sein quelque chose... une fleur fanée.

des Alpes que Jacques lui avait
 née l'avant-veille... Il la reconnut
 Les doigts de Rosita tremblaient
 l'approchant de la flamme d'une bou-
 ... Lorsque les derniers pétales ne
 ent plus que des cendres, elle les re-
 loin d'elle, avec un triste soupir de
 jet et d'adieu.

uis, de l'allure décidée de quelqu'un
 prend son parti, elle jeta sur ses
 ules une mante et se dirigea vers la
 ètre.

Jacques avait pressenti le mouvement.
 était blotti de l'autre côté du balcon,
 côté opposé à l'escalier, à l'abri de la
 sienne qui le dissimulait aux regards
 la jeune fille.

Sans avoir soupçonné sa présence, elle
 it, elle descendit en murmurant :

— Il est l'heure ! Voici l'aube !

Où donc allait-elle ainsi ?... Déjà
 Jacques avait résolu de la suivre. Mais,
 d'abord, pénétrant dans la chambre,
 prit la lettre. C'était peut-être à lui
 telle était adressée :

— Non ! l'enveloppe portait cette inscrip-
 a : "A ma mère."

XIV

Appelez-vous ces pages, ou plutôt ces
 vaux dans lesquels Fenimore Cooper
 montre, à travers les brumes amé-
 riques, quelque Indien épilé, filé par
 l'œil-de-Faucon."

Il allait être le rôle de Jacques.

Rosita ne le devançait que d'une cen-
 te de mètres, faible intervalle qui
 avait encore s'amoindrir, grâce à
 être même où commençait la pour-
 ce. Déjà ce n'était plus la nuit, ce n'é-

tait pas encore le jour. Un épais brouil-
 lard remplissait la vallée. On eût dit un
 lac sombre dont les sinuosités de monta-
 gnes figuraient les côtes et les falaises,
 mais à peine estompées, comme au fu-
 sain, dans des vapeurs un peu plus gri-
 ses. Un voile comparable à de la ouate
 étirée par flocons, ondulait à la surface
 du sol. Le sentier, l'unique sentier, s'y
 perdait, comme aussi la silhouette fugi-
 tive de Rosita. N'était-ce pas une ombre
 nocturne s'évanouissant aux premières
 lueurs du matin ?

Elle montait, elle allait droit à son
 but... quel but ?... sans reprendre ha-
 leine, sans regarder derrière elle. Jac-
 ques, cependant, craignait d'être aperçu.
 A demi replié sur lui-même, habile
 à profiter des moindres accidents de ter-
 rain, rampant plutôt qu'il ne marchait,
 parfois distancé, parfois bondissant en
 avant pour rapprocher la distance qui le
 séparait de la jeune fille, il la perdait de
 vue rarement, mais trop encore au gré
 de son angoisse... Où donc allait-elle
 ainsi ?... Un quart d'heure, un quart de
 siècle s'était écoulé... Quinze ou vingt
 minutes encore et la "Combe du Crime"
 s'ouvrirait au bord du chemin.

— C'est là qu'elle va !... pensa-t-il en
 frissonnant. Elle s'y arrêtera... Il y a
 là des rochers, des arbres, qui me ca-
 cheront à ses yeux... Je l'y précéderai.

Il se jeta vers la droite, à travers
 champs, dans le brouillard qui, par ce
 détour, le rendait invisible... Il courut...
 Il arriva le premier. Il se dissimula de
 telle façon, parmi les broussailles, qu'il
 pouvait la voir sans être vu, peut-être
 même entendre sortir de sa bouche quel-
 que mot qui serait un trait de lumière. .

Nous avons décrit plus haut cet endroit. C'est une sorte d'affaissement de la haute falaise, s'arondissant en forme de conque au bord de l'abîme que surplombent quelques caroubiers sauvages. L'un d'eux, profondément enraciné dans une crevasse au-dessous d'un quartier de roc détournant sa croissance, s'avance presque horizontalement dans le vide.

Jacques, en y plongeant son regard, se rappela que deux jours auparavant, à cette même place, il avait raconté l'histoire de Beppo, la fin tragique de sa victime. Rosita s'en était-elle souvenue ?... Était-ce ce souvenir qui lui servait de guide ?

A peine ce soupçon se formulait-il dans son esprit que la jeune fille apparut, se dégageant de la brume pour descendre à son tour vers les caroubiers.

Au milieu de la combe, elle s'arrêta. Les clartés avant-courrières de l'aube éclairaient son visage pâle, où se reflétait une résolution sinistre. Sans frémir, elle étendit la main vers le gouffre, en murmurant :

— Il l'a dit, c'est la mort !

Puis, avec l'accent du dernier regret :

— Et je n'ai que vingt ans !

Elle resta pendant quelques secondes immobile et pensive, comme se remémorant le passé, toutes les désillusions, toutes les amertumes de l'heure présente... Elle semblait y retremper son courage, et jetant un dernier regard vers le sentier qu'elle venait de gravir, vers le chalet où reposait sa mère :

— Adieu ! conclut-elle, il le faut !...

Elle se retournait... ; mais cette fois, entre elle et le précipice, Jacques se redressa tout à coup :

— Que venez-vous faire ici ? lui dit gravement.

Et comme elle se taisait, interdite :

— Quelle est cette lettre ? ajouta-t-elle. Je l'ai prise tout à l'heure sur votre table... Elle est adressée à Mme d'Altria... je ne me suis pas permis de l'écrire...

— Ouvrez-la, répondit-elle après un silence, lisez-la...

Rosita s'était assise sur un quartier de roc. Elle attendait, non dans l'attente d'une coupable redoutant son arrêt, mais avec la calme fierté de l'innocence qui n'a rien à craindre, ni dans ce monde, ni même au-delà.

Jacques avait brisé le cachet : la lettre débutait ainsi :

“Ma mère,

“Ne vous reprochez rien, n'accusez que moi seule. Je ne saurais vivre autrement que j'ai vécu jusqu'à ce jour. Je suis trop foncièrement prodigue, et je restais avec vous, la somme que j'ai par Sisto ne durerait pas longtemps. La peine vous suffira-t-elle, moi n'étant plus là... Certes, je vous aime, ma mère, n'en doutez pas ! mais je ne sais rien de la vie restreinte, et, malgré mon bon vouloir, je ne vous serais qu'une charge, une dépense, un embarras... rien de plus... Ne m'en veuillez donc pas si je disparaissais... c'est par économie, par économie... Vous n'avez plus de fille.

“Ne me plaignez pas !... Dans ma situation présente, avec mon caractère, la mort seule m'offre un refuge... L'avenir n'a plus rien qui me tente... Heu ! mis vous et mon frère, personne ici ne me regrettera. Ceux qui m'ont com-

XV

On apprend la gymnastique, à l'École forestière de Nancy ; on y fait des hommes.

Depuis lors, la vie des bois et de la montagne avait fortement trempé Jacques Lecomte, au physique comme au moral. Leste et prompt, d'un pas sûr, il avait chassé les chamois jusque sur les plus hautes crêtes. Il ne connaissait pas le vertige. Il avait un cœur intrépide et des muscles d'acier.

Rosita, comme charmée par l'aveu qu'elle venait d'entendre, ne se débattait plus contre la main qui la retenait dans l'espace. Elle avait compris qu'un mouvement de sa part serait leur perte à tous les deux. Elle aspirait maintenant au salut, plus encore pour lui que pour elle-même. Elle ne voulait plus mourir.

D'un bras, Jacques se cramponnait à son point d'appui ; de l'autre, il la soulevait, aidé d'ailleurs par elle. Il parvint à l'asseoir sur la branche. Une branche solide, heureusement, le tronc même de l'arbre.

Un second effort lui permit d'y prendre pied. Sa tête atteignait l'orifice de l'abîme. Il y avait là, dans la crevasse, comme un escalier de racines. Sa main gauche se referma sur la plus forte. La droite ressaisit Rosita par la ceinture et l'envoya rouler plutôt qu'il ne la déposa, sur le revers gazonné de la combe. Il l'y rejoignit presque aussitôt. Toute cette scène n'avait pas duré plus d'une minute.

Rosita se relevait à peine avec un premier élan sur son sauveur. Il la rassura du geste, et tout palpitant encore du

dit : "Elle était folle, elle aurait pu plus mal." Un ami donnera peut-être une larme à ma mémoire."

Jacques en arrivait à lire à haute voix. Il releva la tête et regarda celle qu'il écoutait en silence.

Continuez, lui dit-elle en baissant les yeux.

Jacques poursuivit lentement, d'une voix plus émue :

"Il m'inspirait une confiante estime, c'était un sentiment plus vif et plus libre... Tout mon espoir était en lui. Je trouvais trop riche hier, il me paraissait aujourd'hui trop pauvre et indigne encore de devenir la sœur de mes sœurs... Ah ! s'il m'avait aimé..."

Jacques fit un mouvement. Elle se releva pour fuir à son approche et, courue à l'abîme, elle voulut s'y précipiter.

Elle y tombait ! Mais il ne l'avait pas lâchée des yeux, mais il avait deviné l'acte de désespoir, et, bondissant vers elle, il la saisit à la ceinture, au moment où le pied lui manquait.

Le double élan les entraîna tous les deux. Heureusement, il avait prévu la chute, et de son bras resté libre, avec l'agilité d'un gymnaste, il se raccrocha heureusement à l'une des branches horizontales d'un caroubier.

Au premier instant, ils restèrent ainsi suspendus dans le vide.

— Ah ! s'était-elle écriée. laissez-moi mourir !

Il avait répondu par ce cri du cœur :

— Non... je t'aime !...

péril dont il venait de triompher, très ému, très pâle, superbe de passion, mais de calme et de loyauté chevaleresque :

—Je ne me rétracte pas ! dit-il. Vous m'avez arraché le secret de mon cœur. Je ne m'appartiens plus... je suis à vous pour la vie.

Et montrant le ciel qui se colorait des premiers rayons du jour, il ajouta :

—Pour l'éternité !...

—Pour l'éternité !... répéta-t-elle en jetant ses deux mains dans celles qu'il lui tendait. Dieu nous garde, Jacques... et je vous dois un aveu pareil au vôtre ; moi aussi je vous aimais, je vous aime !...

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Un chaste et solennel baiser s'échangea. D'un même mouvement, ils se retournèrent vers le soleil surgissant à l'horizon, comme pour le prendre à témoin de cet engagement sacré, de ces fiançailles de leurs deux âmes.

Puis, après un silence :

—Et maintenant que nous sommes assurés l'un de l'autre, reprit-il en s'efforçant d'être grave, jetons un regard confiant vers l'avenir... Quand notre union pourra-t-elle se réaliser ? Je l'ignore... Nous ne dirons rien à votre mère... Il faut que j'aie d'abord parlé à la mienne...

—Et que je sois digne d'être sa fille, l'interrompit-elle. Dispensez-vous de toute explication..., j'ai compris..., j'accepte, je réclame l'épreuve... et compte en sortir à mon honneur !... Plus un mot !... le secret !... Votre bras !... Tant d'émotion !... tant de joie..., je me sens défaillir...

Il la soutint, il la reconduisit, douce-

ment appuyée sur son épaule. L'espoir souriait devant eux dans le frais réveil de la nature. En arrière, ils semblaient escortés par toutes les splendeurs de l'aurore.

XVI

Vers le milieu de la journée, Jacques rendit visite à la marquise d'Alma, déjà reconfortée par les caresses de sa fille.

Il raconta la rencontre de Sisto, la confiance qu'il en avait reçues, ce mariage de fils et de frère qu'il avait accepté :

—Ne me le confirmeriez-vous pas, madame la marquise ?

Rosita laissa répondre sa mère.

On se rappelle la sympathie, l'estime que lui avait inspirée Jacques. Elle remercia, le consulta, l'écouta.

—Ne désespérez pas de l'avenir ! disait-il. Je sais quelles sont vos ressources présentes... elles vous suffisent. On exploitait votre générosité... Je mettrai bon ordre, si vous me permettez, de devenir votre intendant... Ici, dans votre domaine, peu de dépenses... A Nice, pendant l'hiver, je vous indiquerai une façon de vivre plus économique mais non moins honorable, en attendant mieux... La guerre ne se prolongera peut-être pas longtemps. Vos anciens amis comprendront les sacrifices qu'elle vous impose... Chaque nation traverse à son tour de pareilles crises. Au siècle dernier, pendant l'émigration, les plus nobles familles françaises se contentaient d'une médiocrité précaire, et cependant gardaient leur rang. Certains de leurs membres utilisaient même des talents jusqu'alors inproductifs, et, sans fausse honte, ils v

Prent pour gagner leur vie, pour ac-
quiesce le budget de l'exil...

Travailler ! se récria la marquise ;
pigez-vous ? Sonfrante comme je
à mon âge !

Mais je suis jeune, moi ! l'interrom-
Rosita, qui présentait l'intention de
ques.

Et vous êtes musicienne, s'empressa-
d'ajouter, une pianiste hors ligne...

chez, justement, nous avons à Saint-
en-Lantosque une famille anglai-
trois jeunes misses, dont l'instru-
a dû retourner en Ecosse, et qui
ment quand même, avec le regret

plus avoir personne pour les con-
... Elles payeraient fort cher...

is promis de leur chercher quel-
... une jeune fille de leur monde,

deviendrait en même temps leur
Elles sont parfaitement élevées,
chantes...

Proposez-moi, dit tout à coup Mlle
Alméria, j'accepte...

La marquise fit quelque résistance.
Céda bientôt. Sa fille semblait en-

te. Elle lui témoignait tant de re-
naissance, une si vive affection, une

vaillance contre l'adversité, que
d'Alméria s'en montrait toute sur-

ne la reconnais plus depuis ce
en dit-elle naïvement. Elle m'a déjà

que consolée... Elle me rend tout
courage...

Rosita échangea avec Jacques un re-
qui voulait dire :

es-vous content de moi ? Ai-je en-
pris mon devoir ?

La présentation eut lieu. Mlle
Alméria fut admise et bientôt

choyée, idolâtrée, par lord et lady
Stanley. Leurs filles, Annie, Bessy,
Mary (je n'en sais plus trop les
noms ni le nombre) ne se contentaient
pas de la garder au-delà des heures de
musique, elles l'emmenaient encore dans
toutes leurs promenades et leurs excu-
rsions à la madone de Fenestra, à la
Frema-Mouarta, aux sources de Berthe-
mont, jusqu'à ce territoire neutre analo-
gue à la République d'Andorre, et dont
les habitants, qui ne relèvent ni de l'I-
talie, ni de la France, vivent en liberté,
presque à l'état sauvage.

Jacques était souvent de ces par-
ties; on se rencontrait en chemin. Il
servait de guide à la caravane, atten-
tif, empressé, galant pour toutes les
darnes et demoiselles qui la compo-
saient, ne manifestant aucune préfé-
rence apparente à l'égard de Rosita.
Parfois seulement, un regard, un sou-
rire, un serrement de main furtif, un
seul mot à demi-voix.

— Vous devenez ce que je désire...
Je suis heureux. Patience !..

La marquise, que son état de santé
retenait aux alentours du village, dut
assister néanmoins à la fête patronale,
"lou festin", comme on dit dans le
pays. Avec sa fille, avec les jeunes
misses, on la vit présider aux courses
des jeunes garçons et des jeunes filles,
sur les pentes escarpées des monta-
gnes environnantes, au "jeu de bagues
en charretou", à toutes les réjouissan-
ces alpestres de ce beau jour, et même
au bal champêtre qui le termina. Ro-
sita, restant auprès de sa mère, s'effa-
çait pour laisser briller les jeunes mis-

ses; elle ne figura que deux ou trois fois dans les quadrilles, et le dernier seulement avec Jacques.

Les vacances réglementaires de M. le garde général arrivèrent. Il allait partir pour les Vosges.

— C'est notre cause que je vais plaider, dit-il à sa fiancée. Je parlerai de vous à ma mère, à mes sœurs.

— Envoyez-moi leurs photographies, répondit-elle. Je veux apprendre à les connaître, à les aimer.. Ne faut-il pas que je leur ressemble ?

Et, sans autre allusion à l'engagement qui les unissait, ils se séparèrent sur un digne et touchant adieu. On s'était dit tout simplement: " Au revoir ! "

.. .. .
A son tour, vers la fin de l'automne, Jacques s'arrêta pour quelques jours à Nice, où, depuis un mois, la marquise d'Alméria avait repris ses quartiers d'hiver.

La première personne qu'il rencontra sur l'avenue de la Gare, ce fut son ami Léonce de Vaudreuil.

— Ne m'interroge pas ! s'écria celui-ci. Les deux points d'interrogation que je lis dans tes yeux suffisent. Honneur à toi ! La réforme est complète. Changement à vue ! Transfiguration ! Métamorphose !.. Ces dames demeurent à l'hôtel-couvent des Augustines, où les pensionnaires sont tenues d'être rentrées à neuf heures du soir. Plus de bals ! Plus de théâtres ! Plus de toilettes ! Mademoiselle se partage entre les soins qu'elle donne à sa mère, dont la santé s'altère

visiblement, hélas ! et les leçons de musique qui les aident à vivre..

Dans la colonie hispano-américaine, c'est à qui recherchera cette institutrice, non seulement à cause de son mérite réel, mais encore pour la compenser à prix d'or de son cœur et de son dévouement. C'est un certain d'éloges, mais bien différents de ceux d'autrefois. Autant elle est frivole, coquette, inconsidérée, autant nous la voyons aujourd'hui simple, dévote et réfléchie.. Et cent fois adorable encore ! Je l'épouse moi, si la place n'était pas prise.

Jacques fit un mouvement.

— Elle est prise ! s'empressa d'ajouter plus sérieusement Léonce. Je te le dis, le seul ami d'autrefois que reviennent ces dames, et sur la promenade anglaise.. Une chaise à côté de la marquise. On parle de quelqu'un, d'un absent. Je ne le nommerai pas.. Mais j'y compte, il est de retour et sans doute impatient de juger par ses propres yeux du miracle accompli.. Je te le dis tantôt, Jacques !

Jacques s'empressa de courir où son cœur l'appelait.

En se revoyant, quelle émotion ! quelle joie !.. mais discrète et contenue. Les grandes émotions sont muettes. Du premier coup d'oeil, elle aperçut dans ses yeux qu'il lui apportait une espérance ; lui, qui n'était toute la personne de la jeune fille transformée par le véritable amour, il constata que son ami Léonce n'avait rien exagéré. C'était

idéal. c'était la fiancée même de rêves qui lui souriait au retour. allait parler sans doute et il at- tomber à ses pieds; elle lui mon- tristement la marquise qui, lan- sante, accablée par la maladie,

encore que par l'âge, n'avait plus force, ni peut-être l'intelligence, de porter une grande émotion. Elle si, comme elle avait changé ! Des yeux tout blancs encadraient son âge maigre, d'une pâleur de cire. ne n'était plus que l'ombre d'elle- me, une tout autre femme, presque grand-mère, et d'autant plus véné- ble qu'on pressentait sa fin prochain-

elle reconnut Jacques, et lui tendit main avec un regard plein de re- naissance, et qui s'adressait à tous deux.

Si vous saviez comme elle est ne pour moi ! murmura-t-elle. Ah ! le sens bien, c'est votre ouvrage !

Ne parlez pas, maman ! Souvenez- es que le docteur l'a défendu, dit elle en lui posant une main sur les es, un baiser sur le front.

Docteur comme un vieil enfant, la marquise obéit à cette douce prière. le forma même les yeux, elle parut dormir, comme afin de les laisser s seuls.

Is allèrent dans l'embrasure d'une ètre. Ils causèrent à voix basse.

Ah ! Rosita !..

Ne me nommez plus ainsi, l'inter- pit-elle, c'était trop prétentieux.. suis une Française à présent.. ap- z-moi Rose..

— Oui, répliqua-t-il, cela se marie mieux avec Jacques. Je n'apporte pas le consentement de ma mère. Elle de- mande à réfléchir encore, vous voir; mais j'ai tout lieu de croire que bien- tôt...

— Oh ! fit-elle en désignant la mala- de, ce n'est pas le moment de reparler de cela !

Puis, encore plus bas, afin de ne pas être entendue de la marquise qui, du reste, n'avait pas bougé:

— Nous avons de mauvaises nouvel- les.. la guerre se prolonge.. et pas à notre avantage. La dernière lettre de mon père était navrante..

— Oui, je sais.. j'ai suivi tous les événements.. La situation m'est con- nue.. mais c'est quand elles sont au plus bas que les vaillantes nations se relèvent..

La pendule, en ce moment, sonna. Namoun entra.

— C'est l'heure de mes leçons, dit Rose; on m'attend..

— A demain, répondit-Il en s'éloi- gnant sur la plante du pied.

M. le garde général ne pouvait res- ter que quelques jours à Nice. Les vacances étaient finies. Il devait re- monter à son poste.

Pendant l'hiver, il redescendit plu- sieurs fois, mais seulement pour quel- ques heures. La situation de la mar- quise ne s'améliorait pas, au contraire.

— Si vous la voyez perdue, avait-il dit au médecin, adressez-moi tout de suite un télégramme..

Dans les premiers jours d'avril, un soir, la fatale dépêche lui fut remise.

XVII

Depuis quelques jours déjà, la vie de la marquise n'était plus qu'un de ces lourds assoupissements qui, sans secousses ni souffrances, conduisent au dernier sommeil. Sa fille avait cessé toute leçon; elle veillait jour et nuit au chevet de la mourante.

Elle venait de se permettre quelques minutes d'absence, lorsqu'une lettre fut apportée; Namoun la reçut et la dissimula. Telle était la consigne.

Mais il y a souvent, à l'approche de la mort, des clairvoyances inattendues. Mme d'Alméria s'était réveillée de sa torpeur. Elle avait deviné quelque importante nouvelle, et, voulant aussi la connaître, elle surprit la maîtresse par un brusque mouvement, elle lui arracha la lettre, elle la lut..

C'était Sisto qui lui écrivait.. Quelques lignes seulement. Son père avait été tué dans le dernier combat.

La veuve jeta un cri, se redressa toute droite de sa chaise longue, y retomba sans mouvement, évanouie, comme morte.

On courut chercher sa fille. On la trouva sous le péristyle, causant avec la supérieure, qui s'informait de la santé de la marquise. Une nouvelle pensionnaire, inconnue de Rosita, se tenait discrètement à l'écart, mais l'observait avec un intérêt compatissant.

C'était une dame d'un certain âge, d'une rare distinction..

Ses cheveux semés de fils d'argent, la dignité de son maintien, la douceur

bienveillante de sa physionomie, tout en elle commandait le respect, éveilla la sympathie.

Au moment où Mlle d'Alméria se levait en toute hâte, elle se rapprocha d'elle et lui serra la main, affectueusement, comme l'eût fait une ancienne amie.

En toute autre occasion, la jeune fille eût été frappée de l'émotion de cette dame, de la vague ressemblance avec un autre visage toujours présente à sa pensée.

Mais elle ne songeait qu'à sa mère, elle accourait auprès d'elle.

La lettre de Sisto lui apprit tout. Elle avait perdu son père.. N'allait-elle pas devenir doublement orpheline ? ..

Tel fut l'arrêt du médecin; la marquise n'avait plus que quelques heures à vivre.

Un télégramme, nous l'avons dit, avait été expédié à Jacques.

Il partit aussitôt. C'était le soir, il voyagea toute la nuit. Au jour naissant il arrivait.

La dame inconnue dont nous avons parlé plus haut se trouvait déjà dans le jardin. Elle paraissait l'attendre. Ils s'embrassèrent en échangeant un passage quelques mots rapides. Un instant plus tard, Jacques était introduit dans la chambre de Mme d'Alméria.

La dernière nuit avait été calme. Une douce et lente agonie. Vers le matin, elle avait eu ce dernier regard de la lampe prête à s'éteindre. Te

connaissance, tous ses souvenirs, étaient revenus. Elle accueillit Jacques avec un sourire et lui dit :

— Ne vous attristez pas.. Je vais reprendre mon mari.. Je vous recommande ma fille, qui va rester seule..

— Seule, non ! l'interrompit-il. Elle va retrouver une autre mère, la mienne.. ou plutôt la nôtre.. car la voici, nous demandant pour moi votre fille..

Mme Lecomte — on a déjà deviné que c'était elle — entraîna à l'appel de son fils.. Elle lui prit la main, celle de Rosita, les réunit en silence, et tandis que les deux fiancés s'agenouillaient devant la mourante :

— Bénissez vos enfants,, lui dit-elle.

XVIII

Trois ans se sont coulés.

Transportons-nous à Remiremont, dans les Vosges.

Presque aux portes de cette jolie petite ville, encadrée de prairies et de forêts, s'élève, entre autres habitations de plaisance, un pittoresque et confortable chalet, remarquable par les planches grimpantes sous lesquelles il est soutenu, par le riant jardin qui l'entoure et le précède.

Sur la verte pelouse, un gracieux bûcher de deux ans à peine se roule et se surveille dans ses ébats par une attentive mulâtresse. Eh ! mais.., c'est Namoun.

Non loin de là, sous l'ombrage d'un massif de verdure et de fleurs, une jeune femme, une jeune mère, allaite

un second enfant.. C'est Rosita, c'est Rose..

Autour d'elle sont groupées Mme et Mlle Lecomte. Rien qu'à les voir ensemble, on devine une famille très unie, très heureuse.

En voici le chef.. Il revient de la chasse, il porte l'uniforme des eaux et forêts.. C'est notre ami Jacques.

Comme il complète bien le tableau.. Un tableau de Greuze !..

— J'annonce une visite ! dit-il gaie-ment. C'est mieux qu'un ami, c'est un parent, mais qui n'est connu que d'une de vous, mesdames. Oh !.. celle-là sera bien contente !

— Mon frère ! s'écria spontanément celle qui fut Mlle d'Almería.

— Bien deviné ! répond son mari. Sisto, vous pouvez apparaître..

Déjà la soeur et le frère sont dans les bras l'un de l'autre.

C'est bien lui ! c'est bien Sisto, bronzé par le soleil du pays natal et revêtu digne du titre qu'il porte ! Le viveur d'autrefois n'existe plus. Place au général d'Almería ! La guerre aussi est une épreuve.

Elle s'est terminée victorieusement pour le Pérou, qui a reconquis sa frontière. Avec elle, les propriétés perdues. Les mines sont exploitées de nouveau, plus productives que jamais. Sisto rapporte toutes sortes de bonnes nouvelles, et, pour la part, pour la dot de sa soeur, un million.

— On s'en serait passé ; mais ça ne gêne rien, conclut Jacques.

LE GRAIN DE PLOMB

I

De mon temps, — je veux dire au bon temps de notre chère Alsace, — M. Franck, de Saverne, était cité dans les deux départements comme un chasseur accompli.

Ce noisire de cinquante ans faisait l'étonnement des forestiers les plus jeunes et les plus fringants ; marcheur infatigable, tireur presque infailible, il possédait surtout à un rare degré la promptitude de l'esprit, la droiture du coup d'oeil, le flegme en pleine action, et la prudence, qui est une vertu sans prix à la chasse.

Je ne lui ferai pas l'injure d'ajouter qu'il ne chassait point, comme tant d'autres gros bonnets de l'arrondissement, pour vendre son gibier à l'aubergiste du Soleil-d'Or. Il était non-seulement le plus loyal et le plus désintéressé, mais le plus courtois des compagnons. Soit chez lui, soit chez les autres, il faisait les honneurs du chevreuil ou du lièvre au voisin plus pressé qui voulait tirer avant lui, se réservant d'abattre la pièce quand elle aurait été manquée.

Mais, entre tant de qualités, la plus extraordinaire à mes yeux était cette prudence toujours en éveil qui semblait le constituer gardien de toutes les existences d'alentour. Je le vois encore avec nous, sur le chemin grim pant du Haberacker, le jour de la battue où il me fit tuer le sanglier. Ce grand gaillard, tout uni de la tête aux pieds, vêtu de gros drap gris, avec ses bottes de cuir de Russie, son chapeau de feutre marron et sa cravate longue fixée par une épingle d'argent ciselé, courait en marge de la compagnie, comme un chien de berger

qui aurait trente hommes sous sa garde. Pas d'accidents possibles avec lui. Lorsque nous fermions une ceinte, il nous postait lui-même à des distances exactement calculées, chacun derrière un arbre, et je n'oublierai de ma vie le petit geste très poli, mais sans réplique qui voulait dire :

— Restez là et n'en bougez sur votre vie, quoi qu'il arrive, tant que le son de mon cornet ne vous aura plus rappelé !

La chasse terminée, il ne commandait rien à personne, mais il disait de sa belle voix profonde :

— Je crois, messieurs, que nous pouvons décharger nos armes.

Il préchait d'exemple, et chacun retirait ses cartouches comme lui.

Cette manoeuvre lui était si naturelle qu'à la rencontre du moindre obstacle il l'exécutait tout en marchant et comme par instinct. Un jour d'ouverture, dans la plaine de Bischwiller, je l'ai vu sauter vingt fossés en moins d'une heure, sans oublier une seule fois d'empoigner ses cartouches. Ce qui ne l'empêcha nullement de tuer six perdreaux et deux lièvres dans les houblons, les trèfles et les tabacs qui poussaient entre les fossés.

J'admirais fort cette présence d'esprit au milieu du plus entraînant de tous les exercices, et cette constante préoccupation de la vie d'autrui. Tous mes efforts tenaient à copier un si parfait modèle, mais il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire. Aussi, m'oubliai-je souvent.

Un jour que nous étions assis sur l'herbe, en tête-à-tête, devant un déjeuner rustique que le grand air et le

Si vous toussiez prenez le **Baume Rhumal**.

saine fatigue assaisonnaient royale-
ment :

— « Maître Franck, lui dis-je, je sais que je n'égalerai jamais votre adresse, mais je voudrais au moins devenir aussi prudent que vous. Ce n'est pas chose facile, puisque, à mon âge et après une certaine expérience de la chasse, j'ai des distractions dangereuses pour le voisin et pour moi-même. Combien vous a-t-il fallu d'années pour acquérir une vertu que j'envie ? »

Il tressaillit et ses yeux se voilèrent; mais, dominant aussitôt cette émotion, il répondit :

« Cher ami, mon éducation s'est faite en un mois, mais jamais homme ne fut mis à si rude école; vous préservez le ciel d'acheter la prudence au même prix ? »

Tout en parlant, il assujettissait entre les plis de sa cravate cette épingle d'argent qu'il portait toujours à la chasse.

II

Je craignais d'avoir été indiscret et j'allais m'excuser, lorsqu'il reprit d'un air résolu :

— « Au fait, il ne faut pas que ce souvenir meure avec moi. Peut-être la lettre que j'ai reçue et que je ne puis transmettre à mes enfants, n'en étant point, servira-t-elle aux enfants des autres. Tout le monde ignore à Saverne que le fameux chasseur que je suis, connu par sa monomanie de précaution ridicule, a failli être parricide à quinze ans.

« Oui, mon premier coup de fusil pensa coûter la vie à mon père !

« Je venais d'achever ma "troisième" au collège de Strasbourg, et le bon papa Franck m'avait promis un fusil à un coup si j'emlevais le prix d'honneur. J'eus donc le prix et le fusil. Vous jugez de ma joie !

— « Je t'emmène à Haegen, me dit

mon père, où j'ai un acte à faire signer, et, au retour, nous irons tirer un lapin dans la garenne du Haut Barr. M. de Saint-Fare m'a confié la clef. Prends les deux bassets au chenil.

« Je ne me le fis pas dire deux fois. Ah ! le joyeux départ ! et que la route me parut longue ! De quel cœur je donnai au diable ce client de Haegen qui se fit traduire mot par mot l'acte notarié avant d'y mettre sa signature. Il me semblait toujours que la nuit allait nous surprendre et que la chasse serait remise au lendemain. Les bassets, qui hurlaient au fond de la voiture, étaient moins impatients que moi.

« L'affaire se termina pourtant, et, vers cinq heures, nous arrivions à la porte de la garenne : j'attachai le cheval à un arbre, mon père chargea nos fusils lentement, avec le soin qu'il mettait aux moindres choses, et les chiens furent détachés.

« Mon père me posta au coin d'une jeune taille avec toutes les recommandations en usage : surveiller les deux chemins, jeter le coup de fusil sur le lapin aussitôt vu, ne pas tirer si les chiens suivaient de près, et surtout rester ferme en place, quoi qu'il pût arriver, tant qu'il ne me rappellerait point.

« Là-dessus, il partit fort tranquille, et comptant sur mon obéissance, pour se placer lui-même à l'angle opposé, hors de ma portée.

« J'étais là depuis trois minutes, quand les chiens chassèrent à vue, et, presque au même instant, un lapin qui me parut énorme déboucha sur ma gauche, à dix pas, franchissant le sentier d'un bond. Il était déjà loin, les chiens l'avaient déjà suivi et moi je n'avais pas encore pensé à le mettre en joue. J'eus conscience de ma sottise et je me promis de dire que je n'avais rien vu, — tant le menson-

ge est une inspiration naturelle au chasseur le plus neuf !

—Mais la voix des bassets me réveilla en sursaut, et cette musique poignante, qui fait battre les cœurs les plus blasés, me jeta dans une sorte d'ivresse.

Le lapin revint sur ses pas, loin de moi, et il se mit à suivre le chemin en courant tout droit devant lui. Je m'élançai à sa poursuite, il m'entendit et rentra dans la première enceinte ; je l'y suivis à travers les ronces, les genêts, les bruyères, sans le perdre de vue et ne voyant que lui. Il s'arrête, j'épaule, je tire, et il fait la culbute ! Avant le coup il était gris, après le coup il était blanc, le ventre en l'air.

—Mais, au même instant, j'aperçois mon père, appuyé contre un arbre, à six pas derrière l'animal : j'avais tué ce maudit lapin dans les jambes de mon père !

—A dire vrai, la joie me fit d'abord oublier la faute ; je sautai sur ma victime comme un jeune sauvage, et l'élevant au-dessus de ma tête, je m'écriai :

—Papa voici mon premier coup de fusil !

—Ce n'est pas tout de bien viser, répondit-il avec un sourire triste. Il faut encore obéir. Si tu étais resté à ton poste, tu n'aurais pas risqué de m'envoyer du plomb.

—Vous n'en avez pas reçu, j'es-père ?

—Non, non ; mais sois prudent une autre fois !

—Son visage me parut plus pâle que d'habitude : je me baissai et je vis de petites déchirures à son pantalon.

—Dieu me pardonne, papa ! Vous aurais-je touché ? Voici comme des trous...

—Ils y étaient. Regarde-toi. Les ronces t'en ont fait bien d'autres !

—C'était la vérité, pour moi du moins, et mes inquiétudes se dissipèrent en un clin d'œil ; nos bassets,

Waldmann et Waldine, après avoir houspillé le cadavre de mon lapin, étaient partis sur une autre piste, et j'attendais impatiemment que mon père voulût bien recharger mon fusil.

—Allons-nous-en, me dit-il. C'est assez pour un premier jour. Nous recommencerons la partie un de ces quatre matins.

Il appela les chiens, regagna notre voiture sans boiter visiblement et me ramena au logis ; je remarquai qu'il ne descendait pas sans effort et qu'il traînait un peu la jambe :

—Vous souffrez ? lui demandai-je.

—Il m'invita brusquement à rentrer les fusils et je le vis monter d'un pas lourd à sa chambre.

—Mon frère et mes deux sœurs accoururent du fond du jardin ; ce fut à qui me féliciterait de ma chasse. Mais j'étais trop soucieux pour triompher cordialement, et, tout en jouant avec eux dans le vestibule, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille. Je vis sortir notre vieille servante Gréda, et, au bout de quelques minutes, le docteur Maugin, notre ami, entra tout affairé et grimpa au premier étage sans remarquer que nous étions là. Il demeura jusqu'au moment de notre souper, et je suppose qu'il repartit pendant que nous étions à table. Notre mère s'assit avec nous, calme et douce comme toujours, mais soucieuse.

—Papa n'a pas faim, nous dit-elle : il est un peu fatigué et il souffre d'un rhumatisme. Mais ce n'est rien ; dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus. Vous viendrez l'embrasser tout à l'heure."

III

Après une courte pause, le narrateur poursuivit :

—J'avais le cœur bien gros, comme vous pensez ; je ne mangeais que du bout des dents, et je regardais cette

pauvre mère à la dérobée, craignant de lire la condamnation dans ses yeux. Aucun blâme ne parut sur son visage, mais elle non plus n'avait pas faim, et elle semblait attendre avec impatience que le petit Antoine — mon plus jeune frère — eût achevé ses prunes et ses noix. Aussitôt les serviettes pliées, elle nous précéda pour voir si tout était en ordre dans la chambre et nous cria du haut de l'escalier :

—Montez dire bonsoir à papa !

J'arrivai le premier de tous, grâce à mes longues jambes. Il était étendu sur le dos, avec trois oreillers sous la tête, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir. Je l'embrassai en retenant mes larmes et je lui dis à l'oreille :

—Cher père, jurez-moi que je ne suis pas un malheureux !

—Albert, répondit-il, tu es bon garçon et je t'aime de tout mon cœur : voilà ce que j'ai à te dire.

—Les petits, accourus sur mes pas, me mettaient en devoir d'escalader son lit, comme ils l'avaient fait tant de fois le matin, dans leurs longues chemises.

—Prenez garde ! leur cria-t-il, j'ai un peu de rhumatisme aujourd'hui !

—Moi seul je ne pouvais pas croire à cet accès subit et violent d'un mal qu'il n'avait jamais eu.

—Je vous laisse à penser si cette nuit ne parut longue ! Impossible de fermer les yeux sans voir la pauvre jambe de mon père criblée de plomb et silencieusement enflée qu... le docteur coupait le vêtement de coutil pour la mettre à nu ! Mais je n'étais pas au bout de mes peines ; les jours suivants furent de plus en plus mauvais !

Cela durait depuis quinze grands jours, lorsqu'un matin, entre onze heures et midi, je vis par la fenêtre un excellent docteur suivi de trois messieurs d'un certain âge, décorés. Ils montèrent tout droit à la chambre

de mon père, et, après une visite d'un quart d'heure, ils descendirent au salon pour se consulter ensemble. Je ne me fis aucun scrupule d'écouter à la porte, car il y allait non seulement du repos de ma conscience, mais encore de nos intérêts les plus chers. Le peu que je saisis, à bâtons rompus, me fit dresser les cheveux sur la tête. Il y avait un plomb, — un plomb de mon fusil ! — dans l'articulation du genou ; on parla de phlegmon, de phlébite, et ces mots que j'entendais pour la première fois se gravèrent dans ma mémoire comme sur une planche d'acier.

—Les savants praticiens s'accordaient sur la gravité du cas et sur l'urgence d'une opération, mais aucun n'en voulait courir le risque. La responsabilité était trop grande et le succès trop incertain. On craignait que le malade, épuisé par quinze jours de souffrances, ne succombât entre les mains de l'opérateur.

—Une grosse voix répéta à quatre ou cinq reprises :

—J'aimerais mieux extraire dix balles de munition !

—M. Margrin seul insistait, disant qu'il pouvait garantir la vigueur physique et morale de son malade ; il s'anima si bien qu'il finit par leur dire :

—J'irai chercher M. Sédillot, qui sera plus hardi que vous !

—Là-dessus je n'entendis plus qu'un tumulte de voix confuses.

—Puis, les quatre médecins se séparèrent.

—Notre docteur ne revint pas de la journée, et j'en conclus qu'il allait chercher le grand chirurgien de Strasbourg ; la chose était d'autant plus vraisemblable que le lendemain matin, à six heures, notre mère nous fit habiller, nous conduisit dans la chambre du père, qui nous embrassa tous avec une solennité inaccoutumée,

Le Baume Rhumal guérit toutes les affections de la gorge et des poumons.

puis elle nous embarqua dans notre vieille voiture en me recommandant les petits.

—Mon enfant, me dit-elle, ton oncle de Hochfeld vous attend pour la tête, qui doit commencer dans trois jours. Ne t'inquiète pas de la santé de ton père. A partir d'aujourd'hui, il ira de mieux en mieux.

—La chère femme me trompait par pitié, comme mon père m'avait trompé lui-même ; l'opération était décidée, elle était imminente, puisqu'on nous éloignait ainsi.

—Plus de doute, pensai-je, quand nous fûmes arrivés à Hochfeld ; c'est pour aujourd'hui ; ma place est à la maison ; j'y vais !

—Je partis donc à pied, sans prendre congé de personne, et, en moins de trois heures, j'arpentai les quatre lieues qui séparent Hochfeld de Sa-
verne.

—Je vous fais grâce des tristes réflexions qui me poursuivaient sur la route. Au repentir de ma faute se joignait déjà le souci de l'avenir ; ma raison avait vieilli de dix ans dans une quinzaine. Je savais que nous n'étions pas riches. L'étude était payée, mais on devait encore sur la maison. Or, l'étude valait surtout par la bonne réputation de mon père. Que deviendraient ma mère et les petits, s'il fallait tout vendre à vil prix ? J'étais un bon élève, mais à quoi peut servir un collègien de "troisième" ? De quel travail utile est-il capable ? J'enviais mes voisins, mes camarades pauvres, qui avaient appris des métiers et qui depuis un an commençaient à gagner leur vie."

IV

Le narrateur s'interrompit de nouveau, tout ému de ses souvenirs malgré les années écoulées : il reprit :

—Au lieu de rentrer chez nous par la rue, je suivis les ruelles, je traversai la rivière qui était basse et j'arri-

vai ainsi sous nos fenêtres, du côté du jardin ; j'étais encore à dix pas de la maison, lorsqu'un cri de douleur que la parole ne peut traduire me cloua raide sur mes pieds.

—En ce temps-là, les chirurgiens ne se servaient ni de l'éther ni du chloroforme pour assoupir leurs patients ; ils taillaient dans la chair éveillée, et la nature hurlait sous le scalpel.

—Je ne sais pas combien de temps dura le supplice de mon père et celui que j'endurais par contre-coup. Lorsque je repris possession de moi-même, j'étais couché à plat ventre au milieu d'une corbeille de géraniums, avec la terre plein la bouche et des fleurs arrachées dans les deux mains. On n'entendait plus aucun bruit.

—Je me lève, je me secoue, j'entre dans la maison plus mort que vif et le cœur en suspens ; au pied de l'escalier, je rencontre ma pauvre mère :

—Eh bien ! maman ?

—Rassure-toi ; ce qui était à faire est fait, et le docteur répond du reste.

—Elle songea ensuite à s'étonner de me voir là, à me gronder de ma débilité et à plaindre mes habits neufs que la poussière de la route, l'eau de la Zorn et la terre du jardin avaient joliment arrangés. Je vous prie de le croire !

—Notre cher malade dormait. On lui cacha mon retour jusqu'à la fin de la semaine, de peur de le mécontenter ; car c'était sur son ordre qu'on nous avait éloignés. Cependant, il fallut lui apprendre la vérité ; ma mère n'avait point de secrets pour lui. Il voulut me voir, me rasurer lui-même et me montrer qu'il avait déjà bon visage. Ce fut un heureux moment pour nous tous ; il pleura presque autant que ma mère et moi.

—Cher père, lui dis-je en essuyant ses larmes, je sais tout ; pourquoi m'avez-vous trompé, vous, la vérité même ?

—Je ne m'en repens pas, répondit

Quelquefois, — rarement, — le men-
sage est un devoir. Si un malheur
est arrivé, fallait-il donc attrister
 toute ta vie ?

— N'importe ! je sens bien que je ne
me consolerais jamais !

— Je te consolerais, moi ! D'abord,
 nous ne nous quitterons plus jusqu'à
 ta rentrée. Tu seras mon garde du
 corps. Pauvre enfant ! tu as assez souf-
 fert de mon mal pour jouir un peu de
 ta convalescence !

De ce jour commença entre nous
 une intimité presque fraternelle qui
 me le rendit plus cher et me fit plus
 sage.

Ce terrible accident m'avait ensei-
 gné la prudence : le courage et la bon-
 té de mon père achevèrent mon édu-
 cation par l'exemple.

Un soir que je me lamentais à son
 chevet, selon mon habitude, — car il
 m'avait guéri bien avant que je fusse con-
 valescent, — il me dit :

— Nous avons été aussi étourdis l'un
 que l'autre. Ta faute est de ton âge,
 mais moi j'aurais dû la prévoir et me
 tenir en garde. Mon rôle de profes-
 seur et de père n'était pas d'attendre
 que le lapin à deux cents mètres de toi,
 au lieu de te suivre et de te diriger, sans
 passer pour mon propre compte. Et
 c'est ainsi que je ferai l'an prochain.

— Non, m'écriai-je avec force : je ne
 mourrai plus jamais !

— Tu chasseras, mon ami. Je le
 veux, parce que la chasse est un exer-
 cice admirablement inventé pour dé-
 fendre les jambes des notaires. D'ail-
 leurs, un temps viendra peut-être où
 un Français qui aura l'habitude des
 armes vaudra quatre hommes pour la
 défense du pays.

Ma mère ne se faisait pas aisément
 l'idée d'avoir deux chasseurs dans
 sa maison ; pauvre femme qui, après
 dix ans de mariage, tremblait en-

core chaque fois que papa prenait son
 sac et son fusil !

— Enfin ! disait-elle, il faut souffrir
 de ce qu'on ne peut empêcher ; mais si
 Albert doit retourner à la chasse, je
 lui donnerai un talisman qui le pré-
 servera de l'imprudence !

— Ce talisman, je l'ai encore, et le voi-
 ci. C'est l'épingle que vous avez peut-
 être remarqué à ma cravate. Voyez-
 vous cette colombe d'argent qui porte
 au bout d'une chaîne un grain de
 plomb No 7. La pauvre chère maman
 Franck l'a fait ciseler à mon inten-
 tion par Heller, le plus habile artiste
 de Strasbourg. Cette molécule de mé-
 tal, réduite à presque rien par le froi-
 tement, est celle qui a failli tuer mon
 père. Comment un homme pourrait-il
 s'oublier lorsqu'il a tous les jours de
 chasse un tel souvenir sous les yeux ?

V

Ici finit la narration de M. Franck ;
 mais son histoire mérite encore un
 supplément de quelques lignes.

En 1870, à l'âge de 57 ans, ce notaire
 prit un fusil pour chasser la grosse
 bête dans nos montagnes ; quelques
 hommes du pays le suivirent et il de-
 vint comme qui dirait capitaine de
 franc-tireurs.

Au commencement de novembre,
 tous ses compagnons étant morts, ou
 blessés, ou malades, il arriva, toujours
 vent, à Belfort et s'engagea au 10^e ré-
 giment de ligne.

On forma une compagnie d'éclai-
 reurs ; il en fut ; et il prouva, dans
 mainte occasion, — selon la parole de
 son père, — qu'un bon chasseur peut
 valoir quatre hommes pour la défen-
 se du pays.

Edmond ABOUÏ.

vous êtes convalescent,

et épuisé, prenez le

Vin de Pin Parfumé

Produits Français
couronnés par
l'Académie française

LE BAL DES FLEURS

A MADAME A. PARIS.

Hier, au jardin de Cynthère.
 Dans l'hémicycle d'un parterre
 Qui s'ouvrait sur un gazon vert.
 Les fleurs, en robe ravissante,
 Pour fêter la saison naissante,
 Donnaient un bal à ciel ouvert.

A leur maintien, à leur souplesse.
 On reconnaissait la noblesse
 Du meilleur faubourg Saint-Germain ;
 C'étaient, d'ailleurs, sans contrebande,
 Des fleurs d'antique plate-bande,
 Ayant toutes leur parchemin...

L'assistance était très choisie :
 Une tulipe cramoisie
 Et la comtesse rose-thé,
 Toutes les deux très sympathiques.
 Recevaient "les corps politiques,"
 Avec grâce et simplicité...

Je vis, charmant de prévoyances,
 L'œillet, "ministre des finances."
 En habit de velours grenat...
 Puis, avec une primevère,
 Le syringa, correct, sévère.
 "Ancien président du Sénat..."

Les Archiduchesses les roses
 Luttaient d'élégance, mi-closes,
 Pleines de charme et d'abandon...
 Tandis qu'avec grâce et mystère,
 Les Iris — courbés jusqu'à terre —
 Semblaient leur demander pardon...

L'orchestre était bon : des mésanges
 Chantaient des valse de Desgranges,
 En petits airs menus et courts ;
 Et ces messieurs du patronage,
 Les rossignols du voisinage,
 Prêtaient leur gracieux concours.

Puis, un merle des Tuileries
 Vint siffler des espiègeries

Et des intermèdes charmants ;
 Tandis qu'une tige mouillée,
 Du haut d'une branche enfeuillée,
 Versait des rafraîchissements...

Et là, suivant mon habitude,
 J'essayai de faire une étude
 Sur le petit monde des fleurs,
 Sur le charme de leurs visages,
 Leur savoir-vivre, leurs usages ;
 Car, elles ont aussi les leurs.

D'abord, elles sont peu parleuses :
 Elles se regardent, mielleuses,
 Face à face, d'un air contrit.
 Un peu précieux... et je gage
 Que, si fin que soit leur langage,
 Nos mondaines ont plus d'esprit.

Mais, cependant bon nombre d'elles
 Devraient les prendre pour modèles
 Car les fleurs les plus en renom
 N'ont jamais été coutumières
 D'avoir deux ou trois costumières
 A leur service, mon Dieu non !

Et savez-vous quel est l'artiste
 Qui les pare ainsi d'améthyste,
 De rubis, d'or, de diamant
 D'une eau si limpide et si pure :
 Qui les habille de guipure ?...
 La nature, tout simplement...

La nature, comme faiseuse,
 Me direz-vous, est une oseuse :
 Et, trop oser est un défaut ;
 D'autant plus qu'en cérémonie,
 Aimer tant la parcimonie...
 Eh bien ! ce n'est pas comme il fa

Je vous l'accorde ; et ma droiture
 Me fait dire que la nature
 Malgré ses charmes, ses attraits
 Et ses libertés fort commodes...

fait de toilettes, de modes,
me un peu le dos au progrès...

enlin, tenez — je raisonne :
cette noblesse, où foisonne
ce de la floraison,
on la fleur la plus mondaine,
une inconstance soudaine,
er deux robes par saison ?

rien ! mesdames les coquettes,
ours au guet, toujours en quête
odes que vous vantez tant,
ous parliez de vos toilettes,
e sincères. — et vous l'êtes, —
ez-vous nous en dire autant ?...

ne manqueriez pas de dire,
souciant peu de médire,
ur vous défendre à tout prix.
es hôtes de l'atmosphère
évent pas, comme vous, faire
mais pour plaire à... leurs maris...

sarez-vous si ces fleurettes,
quelles sont... guillerettes,
aiment pas en tapinois ?
illet à l'humeur badine
artise pas, en sourdine,
me rose au joli minois ?

Pourtant ces petits personnages
Forment de très heureux ménages
Sans qu'on y fasse attention ;
Et les fleurs les plus... infidèles
Ne se doutent pas qu'autour d'elles
On plaide en séparation...

Donc, vivent leurs bals et leurs fêtes !
— D'ailleurs, pour qui sont-elles faites,
Ces fleurs, les plus belles, parlez !
Mais, c'est bien pour vous, ce me
semble...

Or, qui s'assemble se ressemble.
Mon Dieu, oui !... Vous leur ressem-
blez...

Comme vous, les fleurs sont légères,
Rêvant de choses passagères,
D'idéal et d'azur aussi...
— Mais ce n'est là qu'une apparence ;
— Car il est une différence
Entre elles et vous, la voici :

C'est qu'une destinée amère
Veut que la fleur soit éphémère,
Sa beauté se fane et périt...
Tandis que chez vous, quand la grâce
S'envole, sans laisser de trace,
Le meilleur reste... c'est l'esprit...

A UNE PIÈCE D'OR

comme hier dissipée
reste une pièce encor.
est brillante et bien frappée ;
un vieux napoléon d'or.

Une tristesse soudaine,
s'huire, au creux de ma main,
out lauré du capitaine
un fier visage romain.

tiens pensif et je songe,
ment des pesants lingots !
est ton éternel mensonge
fait les hommes inégaux.

Car si la haine entre eux persiste,
C'est par ton attrait spécieux ;
Car tu rends le riche égoïste,
Car tu rends le pauvre envieux ;

Car le talent d'or et l'obole
Font seuls les petits et les grands.
— Sur leur métal, comme un symbole,
Sont gravés les traits des tyrans.

Même le lourd billon de Sparte
S'orne d'un profil belliqueux.
César, le grand Bonaparte
Brillent sur l'or, plus puissant qu'eux.

Il est bien le pouvoir suprême !
L'Iscaïote, aux Oliviers,
Sûr d'avoir vendu Dieu lui-même,
Fait tinter ses trente deniers !...

Pièce d'or, reine des monnaies,
Que tant de mains voudraient saisir,
Rien pourtant de ce que tu paies
Ne vaut la peine d'un désir !

Tu donnes la volupté brève ;
Mais quel trés-or, quel million
Paierait la douceur d'un beau rêve,
D'une suave illusion ?

Crésus passe l'hiver à Nice ;
Court les eaux thermales, l'été.
Mais perd-il son teint de jaunisse ?...
On n'achète pas la santé.

Ce mets exquis qu'un gourmand touche
En brouet noir se convertit ;
Un goût de cendre est dans sa bouche...
On n'achète pas l'appétit.

— " Juif, cette esclave est la plus belle.
Montre-la-moi nue en plein jour..."
Mais le libertin n'obtient d'elle
Que ta grimace, ô noble amour !

Vois ce lâche au cœur plein de rage,
Ce difforme au front attristé...
Tient-on boutique de courage ?
Est-il un marchand de beauté ?

Pour tout l'or de Californie,
Nul n'acquiert le laurier fatal
Planant sur l'homme de génie,
Qui meurt, obscur, à l'hôpital ;

Et les sacs d'écus qu'on entasse
Ne sauraient payer les vingt ans
Du joyeux vagabond qui passe
Une fleurette entre les dents !

Malgré vos duretés, ô riches.
Je me sens pour vous indulgent,
Quand je songe aux bonheurs postiches
Qu'on vous donne pour votre argent !

On étouffe au théâtre, on crève :
La Patti va donner le sol...
Dans le bois où la lune rève,
J'écoute un divin rossignol.

Payez très cher la courbature,
La gastrite et ce qui s'ensuit...
Elle est à vil prix, la nature ;
Le soleil couchant est gratuit !

Pièce d'or aux doigts du poète,
Je sens, quand j'y réfléchis bien,
Que pour moi tu n'étais pas faite :
Ce que j'aime ne coûte rien.

En vain, médaille solitaire,
Tu dardes ton fauve reflet :
Plus mon regard te considère
Et plus ta splendeur me déplaît.

O vieux napoléon ! je pense
Que rarement tu fus donné
Comme une juste récompense.
Comme un salaire bien gagné.

Je distingue, avec un malaise,
Ton millésime et ton poinçon :
Pièce d'or de mil-huit-cent-treize,
As-tu payé la trahison ?

L'Empereur courait aux défaites.
Pour toi, l'un de ses généraux
A-t-il, Judas en épauettes,
Vendu la France et son héros ?

Oui ! c'est ton début dans le monde
Et depuis lors, certainement,
Tu payas plus d'un acte immonde
Et plus d'un travail infamant.

Aveugle, le pied sur sa roue,
La Fortune t'a dû lancer
A tout hasard, et, dans la boue,
Les drôles t'allaient ramasser.

Tu fus parfois de sang tachée :
Tu roulas sur les tapis verts :
L'avare avec soin t'a cachée
Dans les plus rigoureux hivers.

ent, tu fus mise, discrète,
 un vieillard aux yeux luisants,
 la main de la proxénète
 plantant un sein de quinze ans ;

dans ta froide indifférence,
 payais, sans t'en émouvoir,
 par là quelque conscience,
 quelque débauche le soir.

malgré ta honte et tes crimes,
 tu l'avoues avec effroi,
 tes appétits légitimes.
 Le poète a besoin de toi...

le temps lointain, l'âge antique,
 l'air mélodieux,
 à gagner son repas rustique,
 à trait les héros et les dieux.

charité hospitalière !
 trait, jamais étranger,
 sur le dos, blanc de poussière,
 le chaume heureux du berger,

passait dans la famille
 à contempler son front rêveur.
 Mais que la plus jeune fille
 ait les pieds du voyageur !...

quel regret en moi j'allume ?
 Je reconnais l'esprit nouveau !
 Tu vis de ta plume ;
 L'indépendance, c'est très beau.

Enous ta joie ou ta détresse.
 Dans tes rêves, tes pleurs navrants ;
 Tu décris-nous ta maîtresse :
 Mais en faut pour nos trois francs.

Jette, pour solder la taverne,
 Ton cœur sanglant sur le chemin,
 Et la société moderne
 Mettra ce leuis dans ta main.

Comprends quelle erreur est la tienne !
 Un César, esprit juste et sûr,
 L'a fort bien dit : — " L'or, d'où qu'il
 vienne,
 Sent toujours bon, est toujours pur."

Eh bien, non ! Mon dégoût proteste.
 En toi, métal si respecté,
 Ce que je hais plus que le reste,
 C'est ta menteuse pureté !

Sang du meurtre ou vin de l'orgie.
 Rien n'a pu jamais te souiller.
 Je vois briller ton effigie
 Comme au sortir du balancier.

Hélas ! en toi, pièce maudite,
 Je reconnais avec horreur
 Cet air d'innocence hypocrite,
 D'un siècle qui t'a dans le cœur...

Mais, tandis que je t'examine
 Et te demande ton secret,
 Un pauvre, oeil creux et triste mine,
 Au seuil de ma porte apparaît ;

Il me tend la main, je la serre
 En y laissant mon humble don...
 Tu peux soulager la misère,
 Une pièce d'or, et c'est ton pardon !

DEMANDEZ

Tom Nulty sur l'Echafaud !

Le dernier Acte de ce Drame célèbre

PRIX: 10 Cents

LEPROHON & LEPROHON, EDITEURS.

Demandez notre catalogue illustré. **Envoyé GRATIS sur commande.**

LES ÉTOILES

Dès qu'une femme a rendu l'âme,
Murmurant les adieux sacrés,
Dieu prend ses yeux, où nulle flamme
Ne luit, globes d'argent nacrés,

Où la Mort a tendu ses voiles,
Et les lance au plus haut des cieux.
C'est ainsi qu'il fait les étoiles :
Les Etoiles... ce sont des yeux...

Les grands yeux bleus ou noirs de celles
Qui nous aimaient tant ici-bas,
Doux rayons, lueurs immortelles
Que le temps ne soufflera pas.

Ces yeux, purs comme une prière,
De loin nous regardent encor.
Jamais ils n'auront de paupière
Nous cachant leur prunelle d'or.

Béniissons les tristes veilleuses
Des adorables nuits d'été,
Baignant de leurs clartés pieuses
Les hommes pour l'éternité !

La Mort frappe : ouvrons-lui la porte !
Femme, rends ton âme d'enfant,
Et que ton bon ange l'emporte
Dans un coup d'aile triomphant !

Vous qui voyez clouer la bière,
Ne pleurez pas, jeunes ou vieux :
Quand deux yeux s'éteignent sur terre,
Deux astres s'allument au cieux...

HENRI LAVÉDAN.

Hotel Jacques-Cartier MONTREAL

MAINTENANT Toutes les améliorations modernes. Cuisine excellente, chambres bien me-
REOUVERT blées, Prix MODÉRÉS. Situé aux Nos 21, 23 et 25 Place Jacques-Cartier, à
près du débarcadère des bateaux de la Cie du Richelieu et de la gare Dalhousie

J. B. BUREAU & CIE, Propriétaire

ON DEMANDE DES DAMES comme agents, dans toute la Puissance, pour solliciter
échantillons pour le célèbre système de coupe " **INFAILLIBLE**
S'apprend en DEUX LEÇONS. Salaire de \$4.00 à \$18.00 par semaine.

S'adresser à la **C. & D. School Co.,** No 4 rue St-Laurent

Conditions spéciales et avantages offerts aux personnes désirant solliciter parmi leurs
connaissances. On peut correspondre en français.

LE MOINE

ans le principal hôtel d'une bourgade
arrondissement de Mortain, dont
raisons le nom et pour cause, —
une triste soirée de décembre, se
sentait un moine de l'ordre des fran-
ciscains.

né de fatigue par vingt-cinq jours
prédication à Fougerolles-les-Ilessis,
de la Mayenne, où le poids de la mis-
ère avait particulièrement pesé sur ses
épaules, le Révérend aspirait à un re-
pos bien mérité.

dehors, la bise aigre et dure fouet-
te le visage, et l'aspect d'un bon feu
de bois, qui flambait clair dans la che-
minée, parut lui causer une véritable
satisfaction.

L'hôtesse, accourue respectueuse et
sérieuse, le père demanda une cham-
bre.

De suite, mon Révérend, répondit-
elle avec son plus gracieux sourire ;
« chauffez-vous un peu avant de
pouvoir vous coucher. Ce soir, le vent du
nord souffle en rafales et il fait un froid
redoublé, ajouta-t-elle en lui avançant
une chaise près du foyer.

« Je vous suis reconnaissant, madame.
Mais n'est pas de refus, répliqua le
moine en s'asseyant.

« Tournant vers la servante, grosse
Normande originaire de Notre-Dame de
Cherbourg, aux yeux bleus ébahis et à la
parole un peu niaise, arrivée le matin
de la campagne, la maîtresse d'hôte-
l dit :

« Marie, vous prendrez les bagages de
monseigneur et le conduirez, quand il le
voudra, au numéro 7

« S'inclinant devant le franciscain,
la dame passa dans l'appartement à

un quart d'heure plus tard, après une
brève prière, le père se mettait au lit
avec l'espoir d'une réconfortante nuit
de sommeil.

« L'instant l'omnibus amenait du che-
min de fer trois voyageurs. Mourants
de froid, les deux premiers s'engouffrè-

rent dans la salle à manger et le troi-
sième, un habitué de la maison, s'ap-
prochant du foyer et présentant avec
une joie manifeste ses deux mains ou-
vertes à la flamme :

— Quel abominable temps ! ah ! la sai-
son s'annonce rigoureuse pour les pau-
vres gens... Vous seriez bien aimable,
madame, de me donner, comme chaque
hiver, mon fidèle compagnon de lit.

— Rien de plus facile, monsieur. Tou-
jours votre chambre ordinaire ?

— Oui, madame.

— Marie, ordonna l'hôtesse à la domes-
tique, vous porterez un moine au No. 8.
Deux minutes après, le franciscain
entendait frapper à sa porte :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à
travers la cloison.

— Il faut vous lever de suite, monsieur.

— Pourquoi ?

— Pour aller au numéro 8, vous n'êtes
pas dans votre chambre.

Assez contrarié de quitter par cette
froideur un lit déjà chaud, offrant ce-
pendant cette mortification au Seigneur,
le révérend empoigna ses menus бага-
ges et, guidé par la bonne, entra au nu-
méro 8.

Dans la salle à manger, le beau Gau-
dissart, l'ambassadeur de commerce,
nourri de la littérature de Murger et de
la "Vie de bohème" :

— Brr... vraie température à faire
éclore des ours blancs... brr... j'ai les
pieds gelés... Pourriez-vous, madame,
me donner un moine pour cette nuit si-
bérienne ?

— Certainement, monsieur.

Et entre-bâillant la porte de la cuisine,
la maîtresse cria :

— Marie, portez un moine au numéro 9.

Grimpant prestement l'escalier, la do-
mestique heurta de nouveau à la cham-
bre du franciscain.

— Je vous demande, pardon, mon père,
de vous déranger derechef, mais votre
place est au numéro 9.

Voilà qui est en vérité contrariant, dit

à part lui le Révérend, ennuyé de déloger une seconde fois par cette nuit glaciale. Cet hôtel n'est vraiment pas bien tenu, et si je reviens en mission dans la contrée, certes je n'y redescendrai plus.

Puis, avec une sorte de résignation, et sans souffler mot devant la bonne, il gagna le numéro 9.

En fin gourmet, après avoir en connaissance siroté son café, le dernier voyageur, s'adressant à la maîtresse d'hôtel :

—Je vous ai entendu, madame, commander un moine pour mon voisin de table : vous serait-il possible également de m'en procurer un ?

—Rien de plus facile, monsieur.

Et se tournant vers la bonne qui venait d'entrer :

—Marie... Portez un moine au numéro 10.

Un peu surprise, néanmoins docile à l'ordre, la jeune campagnarde reprit le chemin de la chambre du frère prêcheur.

Un coup sec à la porte restant sans réponse, elle frappa plus fort et, cette fois, une voix trahissant visiblement le sommeil interrompu demanda :

—Qui est là ?

—C'est encore moi, monsieur ?

—Que désirez-vous ?

—Vous aider à changer de chambre, car il vous faut passer au numéro 10.

—Oh ! mais non, par exemple, et en voilà assez, s'écria à bout de patience le Révérend.

Et, empruntant le mot célèbre de MacMahon sur le mamelon de Malakoff, il ajouta :

—Pour le coup, j'y suis, j'y reste.

—Je vous en conjure, mon Père, ne me refusez pas, gémissait dans le corridor la servante. Il y va de ma place, car si vous vous obstinez, madame va sûrement me flanquer à la porte.

Devant le silence persistant du franciscain, la bonne se décida à regagner la cuisine, et apercevant la directrice au coin du feu :

—Cette fois-ci, madame, il ne veut pas

déguerpir... Comme je ne suis pas seule forte pour le porter moi seule, car pèse pour le moins 160 livres, je prie Auguste, le garçon d'écurie, de donner un coup de main... oh ! à nous deux, nous en viendrons bien à bout de gré ou de force, nous le transportons au numéro 10.

—Que me chantez-vous là, ma fille, demanda toute ahurie la maîtresse d'hôtel.

En ce moment, dans le rayon lumineux de la lampe, apparut la tête intelligente du père Protais. Ne comprenant rien à ces changements successifs de chambre, ne voulant pas d'un autre endosser la responsabilité de renvoyer la domestique, il était descendu pour voir à quoi s'en tenir.

Devant la prompt explication de l'imbroglio, un bon sourire éclaira sa face et l'hôtesse à son tour partit de franc éclat de rire.

Prenant une des petites bouillottes étain destinées à échauffer le lit et montrant à Marie :

—Tenez, grosse bête de Notre-Dame de Touchet, le voici le moine en question... On ne s'en sert donc dans votre commune ?...

—Non, madame, dit-elle toute effrayée et aujourd'hui, pour la première fois j'en vois un.

—Regardez-le bien et, à l'avenir, commettez plus pareille erreur, ou non... la porte.

Mais le moine, s'interposant :

—Madame... madame... moi-même... vous élémente... Somme toute, moi-même ai pâti de son ignorance et vous voyez les mains pleines d'indulgence.

—Oh ! si vous lui donnez l'absolu, mon Révérend, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Et présentant toutes ses excuses au Père, la maîtresse d'hôtel tint à lui dire elle-même jusqu'au seuil de la chambre, où il put enfin dormir un sommeil tranquille et, cette fois, non interrompu.

HENRI DAT

CATARRHE NAZOL Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaïsie (o leur infecte du nez)

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

PRÉPARÉ PAR

J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN,

Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c en timbres.

Encre Indélébile D'ANTOINE LEPROHON MONTREAL

POUR MARQUER LA TOILE, LA LAINE ET LE COTON.

Aucune composition chimique ne peut la faire disparaître.

DIRECTION.—Ecrivez avec une plume ordinaire et appliquez la légèrement sur le papier en écrivant sur la pointe de la plume. Inutile d'user de fer ni d'exposer à la chaleur.

AGENCE GÉNÉRALE :

1629 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL, CANADA.

LE SUCCES EST COMPLET

Prix, une bouteille, 25 cts.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les "Poudres Orientales," les seules qui assurent, en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00.

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance:

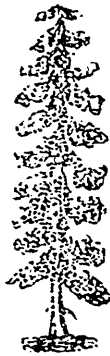
L. A. BERNARD,

1333 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

Téléphone B. H. 6513.

Agence pour les Etats-Unis: G. S. de MARTIGNY, Coin Elm and Spruce Sts., Manchester, U. S.

Sont indispensables à la vie de tous !



Le Vin de Pin Parfumé 50c
 Les Bouillons de Pin parf. 10c
 Le Sirop " " " 25c
 L'Huile " " " 50c
 La Crème " " " 50c

Le savon de Pin parfumé..... 10c
 La Lotion " " 50c
 Les Bains " " 50c
 L'Onguent " " 25c
 Les Pastilles " " 10c

Merveilleux Produits Français confectionnés par l'Académie de Paris et tant aux plus grandes Expositions.

Leur Emploi Guérit Aussitôt tous les Rhumes, Gripes, Catarrhes, A Rhume, Bronchite, toux, Vieux Catarrhes, Rhumatisme, Neuralgie et les Maladies de la Peau et du Sang les plus graves, etc., etc.

Leur Usage Prend vite Complètement l'habitude et Assure l'Force et Santé de tout le monde. Employez à la place de tous les Médicaments, les *Produits Naturels de Pin Parfumé*, vous serez toujours bien portant et heureux. — DEMANDEZ-LES PARTOUT.

Écrivez à l'adresse ci-dessous pour recevoir gratuitement les brochures et expédier les commandes sur nos papiers du montreal. Agence de vente pour le Canada.



No. 1303 Rue Notre-Dame, MONTRÉAL.

PIANOS. MUSIQUE

LE PIANO - - - - - K -

" CHICKERING & SONS "

DE BOSTON

Supérieur de tout l'univers.

Le Piano " KARN "

Le roi des pianos du Canada et plusieurs autres marques des plus anciennes fabrications.

Prix spéciaux pour du comptant ou avec les conditions les plus faciles.

J. A. HURTEAU

1650 à 1686 Rue Ste Catherine (Côté de la r. St-Denis) MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Bell Tel. 6718.